

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et Récits
Pirates, corsaires**

Stéphane Descornes

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STÉPHANE
DESCORNES

HUGUES
MICOL

CONTES ET RÉCITS PIRATES, CORSAIRES ET FLIBUSTIERS



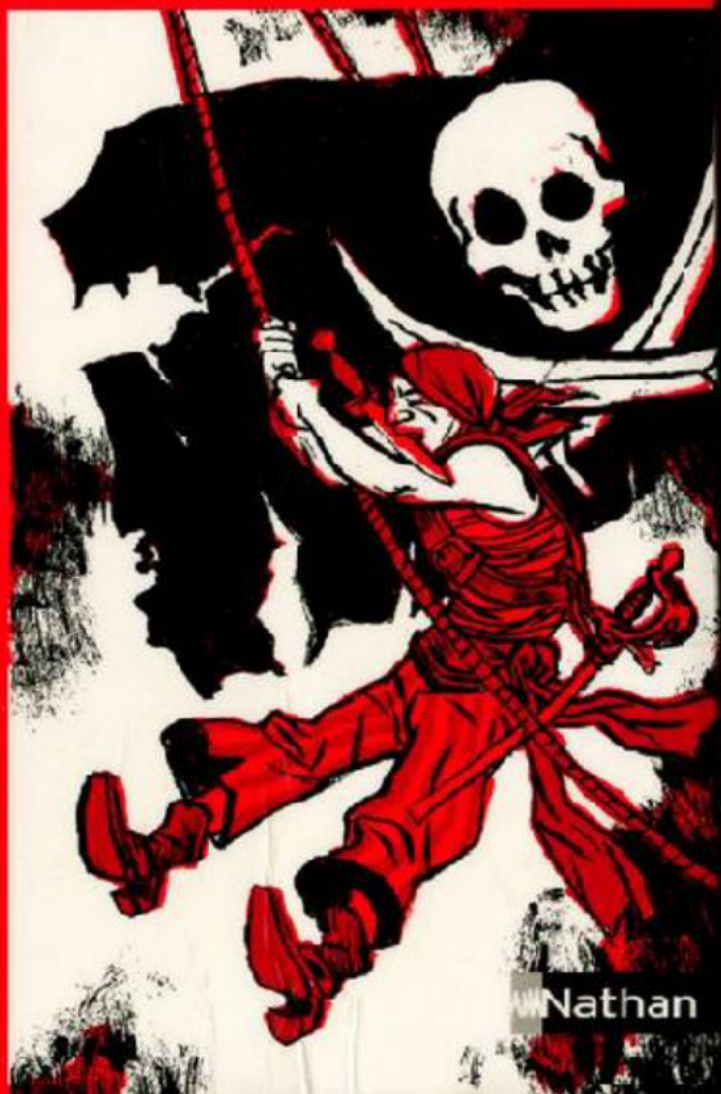
Barbe-Noire



la Diligente



Anne Bonny



Nathan

Contes et Légendes de tous pays

Stéphane Descornes

**CONTES ET RÉCITS
PIRATES, CORSAIRES ET FLIBUSTIERS**

Illustration de Hugue Micol

Éditeur Nathan

ISBN : 2-09-282612-3

*À ma mère,
qui aimait les histoires de pirates
quand elle était petite fille.*



I

L'HÉRITAGE

D'EUSTACHE BUSKES

La première fois que je vis Eustache Buskes, il ne lui restait plus que cinq heures à vivre. On s'était retrouvés tous les deux dans la même cellule. Lui, arrêté pour piraterie et crime d'État ; moi, pour avoir sonné le patron du cirque où je travaillais. Mais je devais être libéré à l'aube... à l'heure où Buskes, condamné à mort, se balancerait au bout d'une corde.

Je me nomme Germain Lascar. Mais mon nom de scène est Kalikratès. Ne me demandez pas d'où ça vient ! Ça sonne bien, c'est tout. Je suis une sorte de fakir, cracheur de feu, doublé d'un funambule hors pair. Toutefois, ce n'était pas l'avis de mon gros balourd de patron !

Cela faisait trois semaines que ce filou ne m'avait pas payé. D'après lui, mon numéro de jonglage à dix mètres du sol, avec quilles en feu, n'attirait pas les foules. « C'est vieux, faut te renouveler ! » m'avait-il lancé. « C'est une raison pour ne pas me payer ? » avais-je répliqué. « Peut-être bien ! » avait-il répondu en croisant ses bras énormes. Je n'ai pas l'air comme ça : je suis tout menu, presque squelettique, mais j'ai une puissante musculature, et je suis aussi très rapide. Mes poings sont partis en rafales, et mon patron direct au sol !

Ce maître-sot n'avait qu'un méchant coquard, mais il a appelé la garde. À mon grand dam, il était l'ami du juge : on m'a jeté au cachot. Pendant un mois, les gardiens m'en ont fait voir de toutes les couleurs : soupe aux cafards, viande moisie, rat puant en guise de quignon de pain. Le rêve ! Si bien qu'à la veille de ma sortie, je considérai comme une dernière vacherie qu'ils mettent avec moi un condamné à mort... On ne sait jamais ce qui peut traverser la tête de ces gars-là !

Curieusement, dès qu'ils eurent refermé la porte sur lui, Eustache Buskes, dont j'avais entendu conter les sanglants exploits, me parut

des plus enjoués, pour un mort en puissance...

— J'ai vu ton spectacle ! commença-t-il, en me serrant la main avec vigueur. J'ai été soufflé ! Quand tu braves le feu et la mort sur ton fil, quand tu te libères de tes chaînes ou que tu avales ces dagues, c'est... pfhou ! Impressionnant ! Dis, tu aurais dû t'en cacher une dans le gosier, ça t'aurait aidé à sortir d'ici...

— Tiens, je n'y avais pas pensé ! réalisai-je. Mais, tu sais, je ne les avale pas vraiment : j'ai un truc !

— Surtout ne me dis rien ! Ça briserait le charme ! Ah, Kalimaktès !

— Kalikratès, rectifiai-je. Mais tu peux m'appeler Germain.

— Non, pour moi tu es le grand Kamifrakès ! s'exclama Buskes.

Bien qu'exagéré, son enthousiasme me fit chaud au cœur. Pour une fois que je rencontrais un admirateur, je regrettais que ce soit pour si peu de temps ! Il remarqua ma gêne.

— Bah, à la grâce de Dieu ! fit-il. J'ai fait mon temps, crois-moi. Ce n'est pas une raison pour ne pas profiter des derniers instants ! Qu'en dis-tu ?

D'un geste élégant, il sortit de sous ses hardes une flasque d'alcool.

— Comment as-tu pu dissimuler ça ?

— Hé ! Hé ! fit-il avec un clin d'œil, moi aussi je connais certains tours !

— Et toi non plus, tu n'as pas pensé à cacher une dague...

Eustache éclata de rire. Décidément, sa future pendaïson n'avait pas l'air de trop le contrarier.

— Buvons ! dit-il. À la Providence, qui a placé au bout de ma route un si agréable compagnon !

Il sortit de sa poche deux minuscules gobelets et nous servit à boire. Assis sur ma couchette, nous dégustâmes en silence ce breuvage : un mélange doux-amer, miel-alcool – de l'hydromel, à n'en point douter.

— Alors, tu es une espèce de magicien ? lui dis-je. Je te croyais pirate...

— Pirate pour les uns, magicien pour les autres, voire moine, quand l'envie me prend...

— Moine ? J'ai du mal à t'imaginer portant la bure !

Je détaillai mon compagnon : la cinquantaine, petit, trapu, Eustache Buskes avait un visage taillé à la serpe, un regard sournois, une voix rauque aux accents railleurs. Je l'imaginai mal, muni d'un encensoir, promenant sa silhouette d'assassin parmi les ombres d'une église. Il aurait fait fuir les paroissiens !

— Détrompe-toi ! rétorqua Buskes. J'ai réellement débuté ma carrière en entrant dans les ordres. Mais une nouvelle terrible m'a tiré de mon monastère : on avait assassiné mon père !

— Diantre !

— Comme tu dis. Et j'étais sûr que son meurtrier n'était autre

qu'Hanfrois de Hersinghen, un seigneur voisin qui convoitait ses terres depuis toujours. Aussi revins-je ici, dans notre cher Boulonnais(1), avec l'idée de me venger. Hélas, un moine ne peut tenir une arme, je dus faire appel au jugement de Dieu...

— C'est-à-dire ? Tu as prié pour qu'Hanfrois meure, et ça a marché ?

— Non. Le jugement de Dieu est une vieille coutume qui permet à deux plaignants d'engager un champion... pour se battre à leur place jusqu'à la mort ! On considère que le vainqueur a été soutenu par Dieu, et son employeur gagne ainsi son « procès ».

— Je vois ! Tu as choisi une brute épaisse, qui a terrassé son adversaire...

— Las, non. Mon champion a perdu, figure-toi ! Et on considéra qu'Hersinghen était innocent du crime dont je l'accusais.

Buskes nous resservit à boire et poursuivit :

— Mais je n'avais pas dit mon dernier mot ! Je me fis relever de mes vœux et m'installai sur les terres de mon père, décidé à attendre mon heure. Mais je dois t'ennuyer avec mes histoires ! soupira-t-il.

Fichtre non ! Quel sot rechignerait à entendre une bonne histoire de vengeance ? Je le suppliai de poursuivre.

— À ta guise. Très vite, afin d'entretenir mon domaine, j'eus besoin d'argent. Je devins donc le sénéchal d'un grand seigneur des environs, Renaud de Dammartin. Mais ce félon de Hersinghen jeta le discrédit sur moi, m'accusant de piocher dans les caisses de mon maître. Le pire... c'est que c'était vrai !

— Comment ça ? Toi, un moine ?

— Je n'étais plus moine, voyons, je te le répète !

— Ah ! D'accord ! fis-je, d'un air de dire : « Alors tout s'explique ! »

— Dammartin entra dans une fureur noire. Il me chassa et me confisqua mes terres. Je brûlai d'une fureur plus noire que la sienne, mis le feu à deux de ses moulins et partis vivre dans la forêt. Là, je devins le chef d'une bande de brigands à la tête de laquelle j'écumais le pays, rançonnant les voyageurs et rossant les gens de Dammartin, quand je mettais la main dessus.

— Tu volais aux riches pour donner aux pauvres, je parie(2) ?

— Quelle drôle d'idée ! Non, je gardais tout pour moi ! Pourtant, ma bande devint célèbre et admirée par les petites gens. Pour l'occasion, je repris mes habits de moine, parfaits pour intercepter des convois sans attirer les soupçons. Un beau jour, miracle : je tombai sur une troupe menée par Hersinghen en personne ! Tandis que mes hommes désarmaient les siens, j'entraînai le traître à l'écart. Enfin, je tenais ma vengeance !

Buskes voulut me resservir de l'hydromel, mais je refusai. Son alcool fort commençait à me monter à la tête. Je le priai de continuer son récit.

— Parmi mes hommes, reprit Buskes, il y avait une vieille barbe nommée Gandelf, un alchimiste repentí qui, plutôt que de perdre son temps à fabriquer de l'or, trouvait plus rapide de le voler. Cette espèce de sorcier, toujours fourré dans ses grimoires, me prit en affection et m'enseigna la plupart de ses « tours ». Je décidai d'en vérifier l'efficacité sur cet Hanfrois de malheur...

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? demandai-je, redoutant le pire.

— D'abord, ce drôle tenta de m'échapper dans la forêt. La peur lui donnait des ailes, et je crus que j'allais le perdre. Alors, je récitai quelques paroles en vieux patois breton que m'avait apprises Gandelf : « *Willow, Will-ô-Will...* » Tandis qu'Hanfrois passait sous les branches d'un grand saule, celles-ci semblèrent prendre vie et le saisirent au passage. Il se retrouva prisonnier, pieds et poings liés, à ma merci. Sourd à ses supplications, je murmurai une nouvelle formule et claquai des doigts. En un clin d'œil, Hanfrois se retrouva torse nu. Nouveau claquement de doigts : sous mes yeux, sa peau se... – comment dire ? – se retourna comme un gant.

Je me demandai si j'avais bien entendu.

— Tu l'as... écorché ?... balbutiai-je, un peu écœuré. Rien qu'en claquant des doigts ?

Buskes opina du chef.

— Autant te dire que cet exploit fit le tour de la région et frappa les esprits. J'étais devenu un dangereux nécromant(3). Ça m'allait bien. Sur ce, je décidai d'aller piller le château d'Hanfrois. À ma vue, ses hommes déguerpirent comme des lapins. Les miens purent se remplir les poches à loisir, avant de tout saccager.

— Mais au fond, l'interrompis-je, quelle preuve avais-tu que c'était bien Hanfrois l'assassin de ton père ?

— La preuve, elle se trouvait parmi les biens d'Hanfrois, répliqua Buskes, devenu grave. Je découvris un petit coffret, ayant appartenu à mon père, qui contenait des bijoux de famille. Rubis, grenats, émeraudes, une vraie fortune. Je m'empressai de le remettre là où il aurait dû se trouver : dans le caveau familial. Encore un peu de cette liqueur exquise, Kralifakès ?

De nouveau, je refusai. À vrai dire, son hydromel m'avait passablement embrumé l'esprit. J'avais un peu de mal à croire à ses histoires de sorcellerie, mais je brûlais d'en entendre davantage...

— Et ensuite ? l'invitai-je à poursuivre.

— Ensuite, oh, c'est une longue histoire ! Après ce crime, je dus quitter le pays, et je choisis de m'embarquer pour l'Angleterre. Une fois là-bas, comme j'avais déjà beaucoup bourlingué, je proposai mes services d'homme de guerre au roi Jean sans Terre, alors ennemi de la France(4). Ce dernier me confia une flotte de croiseurs de chasse avec, pour mission, d'écumer la Manche, d'attaquer tous les navires ennemis

que je croiserais, et de piller les côtes françaises.

— Ce sont là tes débuts dans la piraterie, dis-je.

— Oh, tout cela était très légal ! se récria Buskes. J'avais une lettre officielle, signée du roi, qui me donnait tous les droits(5) ! Je ne dis pas qu'à mes heures perdues je n'attaquais pas aussi les navires de commerce... Il faut bien vivre ! Ces actions de piraterie, par ailleurs, déplurent fort à Jean sans Terre. Un jour, devant toute la Cour réunie, il menaça de m'emprisonner et m'humilia, en me traitant comme un moins que rien. Par vengeance, je retournai en France, où j'offris mes services à son ennemi de toujours, le roi Philippe Auguste...

— Quoi ? Et il a accepté ? m'étonnai-je.

— Sur-le-champ ! fit Buskes, assez fier de lui. Je réussis à le convaincre de la culpabilité d'Hanfrois de Hersinghen, et il leva les accusations de meurtre qui pesaient encore sur moi ! Il me confia même la mission de conduire son fils(6) en Angleterre, afin qu'il remplaçât sur le trône Jean sans Terre, que les Anglais venaient de chasser...

J'admirai la facilité avec laquelle Buskes était parvenu à se mettre ces souverains « dans la poche ».

Pour le coup, je me demandai si la magie n'y était pas pour quelque chose. Comme je l'interrogeais à ce sujet, Buskes me fit un clin d'œil.

— Tu ne penses pas si bien dire, acquiesça-t-il, et il sortit de sous sa tunique un pendentif. C'est encore mon maître, Gandelf, qui m'offrit ce précieux objet, venu de Chine...

Au bout d'une chaîne en or pendait un médaillon, séparé en deux par une sorte de S, avec un côté noir, l'autre blanc. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette étrange figure.

— Ne le fixe pas trop longtemps ! m'avertit Buskes en empoignant le médaillon. Il a des pouvoirs hypnotiques très puissants. Tiens, prends-le !

— Mais je ne sais pas si je...

— Prends ! insista-t-il. À quoi me servirait-il, à présent ? C'est la première chose que vont me retirer mes bourreaux, avant de me glisser la corde au cou ! Crois-moi, je n'aurai pas le temps de m'en servir...

Buskes me passa lui-même le pendentif autour du cou.

— Il te suffira de le laisser pendre sur ta tunique, et tu verras tes interlocuteurs se plier à ton bon vouloir !

Même si je doutais un peu du réel pouvoir de son cadeau, je le remerciai néanmoins avec chaleur.

— C'est là le seul bien qui me restait, ajouta Buskes, soudain très sombre. Car le règne du jeune Louis VIII fut bientôt menacé par le fils de Jean sans Terre, décédé entre-temps. Depuis la France, la femme de Louis, Blanche de Castille, tenta de lui envoyer des renforts armés.

Hélas, à l'approche des côtes anglaises, nous fûmes attaqués. Ma flotte fut réduite à néant. On me conduisit devant Richard de Comouailles, à qui j'offris toute ma fortune contre ma liberté. S'il prenait le pouvoir, je lui offrais même mes services... Il me traita de traître et brandit son épée pour me trancher la gorge. Une fois de plus, je ne dus mon salut qu'à mon précieux médaillon. Là-bas, en Angleterre, ils sont encore convaincus de m'avoir tué ! Enfin, je parvins à rejoindre la France, bien décidé à repartir de zéro. Seulement, j'avais tout perdu, mes hommes, comme l'ensemble de mes biens...

Constatant que sa flasque était vide, Buskes la jeta par terre.

— Il te restait le coffret aux bijoux, avançai-je.

— C'est la raison pour laquelle je suis revenu dans le Boulonnais, dit-il. Mauvaise idée ! Il semble que ma période « anglaise » ait déplu à pas mal de monde. Des gens m'ont reconnu, le soir où je suis venu te voir, au cirque. Et l'on m'a mis le grappin dessus. Adieu les bijoux, adieu l'aventure !

Buskes se raidit, me saisit le bras et dit :

— Écoute, Kalifaktès, mon médaillon et ces bijoux me sont désormais inutiles. Mais ils pourraient t'aider à commencer une nouvelle vie. Ce serait idiot de ne pas en profiter.

Buskes se mit alors à chuchoter.

— Tu trouveras le coffret au cimetière. Derrière la pierre tombale de la famille Buskes...

— Je... écoute, je ne peux pas... bredouillai-je, gêné. On ne se connaît même pas !

D'abord le pendentif, ensuite cette promesse d'un coffret rempli de bijoux... À y bien réfléchir, je trouvais cet élan généreux un peu bizarre. Certes, Buskes avait apprécié mes prouesses scéniques... mais de là à faire de moi son héritier ! Une nouvelle fois, je tentai d'exprimer ma gêne. Buskes me fit taire d'un geste. Peu de temps après, cinq coups retentirent au clocher de l'église toute proche. Dans le couloir, on entendit des pas se rapprocher, la serrure grinça et enfin apparurent les deux gardiens, qui venaient chercher le condamné.

— Adieu, l'ami ! me dit Buskes, solennel, en me serrant la main.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, Buskes sortit dignement, et la porte se referma sur lui. Je me précipitai à l'étroite fenêtre de la cellule, donnant sur la cour. Comme il faisait encore nuit, je ne distinguai que des silhouettes : sous la potence, celle du condamné, grimpé sur un petit tabouret. Près de lui, je vis son bourreau lui passer la corde au cou. J'entendis le directeur de la prison lire une liste interminable de chefs d'accusation, le prêtre marmotter son chapelet de prières... puis retentit un ordre bref, et le bourreau renversa du pied le tabouret. Je détournai les yeux. Un bruit sec, sinistre, celui des os qui se brisent. Puis le silence.

C'en était fini d'Eustache Buskes !

Mais vous devez vous douter que son histoire de coffre au trésor n'avait cessé de me travailler. Si Buskes avait dit vrai, il y avait sans doute une petite fortune qui m'attendait, cachée derrière un caveau de famille. Je ne risquais rien à aller y jeter un œil...

Aussi, quand on vint me libérer, la première chose que je fis fut-elle d'aller rôder autour du cimetière. Je notai qu'un très haut mur le bordait, mais surtout, j'aperçus un gardien, ma foi fort robuste, secondé d'un molosse aux dents acérées : deux vrais cerbères ! J'attendis que la nuit tombât et je revins avec une pioche. Pas besoin de lanterne, la lune offrait assez de clarté. Je n'eus aucun mal à grimper au mur ni à jouer les funambules sur son étroite arête. Mais dès que j'eus atterri de l'autre côté, je tombai « nez-à-mufle » avec l'énorme chien du gardien !

L'animal, toutes dents retroussées, grognait comme un ours et s'apprêtait à me sauter à la gorge. Soudain, je songeai au médaillon magique de Buskes... S'il avait un quelconque pouvoir hypnotique, je ne devais pas le négliger. À moins de vouloir finir égorgé... Je le sortis, et le collai sous la truffe du chien. L'objet accrocha un rayon de lune et l'animal se mit à le fixer, comme ébloui. Il cessa aussitôt de grogner.

— Sage ! Pas bouger ! ordonnai-je.

Le chien poussa un « houmfff » docile, avant de s'asseoir bien gentiment, les yeux dans le vague. Ainsi, Buskes avait dit vrai ! Sandieu ! Ce pendentif m'ouvrait des perspectives fabuleuses ! Je me voyais déjà abordant quelque riche badaud et lui demandant poliment de me remettre sa bourse. Mais je décidai de réfléchir à cela plus tard. Ma fortune commençait ici même, avec le coffret aux bijoux. Je mis peu de temps à dénicher le caveau des Buskes, sobre stèle flanquée d'une grande pierre blanche. Sans tarder, je commençai à creuser derrière la pierre tombale. Au bout d'une dizaine de minutes, ma pioche heurta un obstacle avec un « clang » sonore. Encore un effort, et je ramenai à moi un petit coffre en métal, muni d'une serrure rudimentaire. Je fis sauter la serrure d'un nouveau coup de pioche. Un mauvais pressentiment m'assaillit : et s'il était vide ? Je m'accroupis et ouvris le coffre d'une main fébrile. Il était plein ! Gorgé de rubis, d'émeraudes, de saphirs scintillant sous la lune ! Riche ! J'étais riche !

C'est alors qu'une voix sourde prononça dans mon dos :

— Joli, n'est-ce pas ?

Je me relevai d'un bond, pioche brandie, croyant découvrir le gardien du cimetière. Mon cœur faillit quitter ma poitrine, quand je découvris... Eustache Buskes, bien vivant !

— Bravo Kamifrakès ! lâcha le revenant, hilare. Tu viens de réussir avec succès ton examen de passage.

— De... de passage où ça ? Chez les morts ? bafouillai-je.

— Dans la nouvelle équipe d'Eustache Buskes ! claironna-t-il.

Derrière lui, je vis deux silhouettes sortir de l'ombre. Deux grands gaillards, au visage couturé de cicatrices.

— Ganz et Mani, mes deux premières recrues, fit Buskes.

Les deux brutes me saluèrent poliment.

— Je voulais voir jusqu'où tu irais, par appât du gain, me dit Buskes. Un autre aurait rechigné à venir creuser ici, de nuit, à braver le danger. Pas toi !

— Co-comment as-tu fais pour échapper à la potence ? lâchai-je, perdu.

— On trouve de tout dans les cimetières, vois-tu : des trésors, mais surtout... des cadavres ! C'est l'un d'eux qui a eu la courtoisie de me... remplacer. Je te raconterais bien comment Ganz et Mani ont pris la place des deux gardiens, mais on ne révèle pas ses trucs, pas vrai ?

Je restai muet. Moins de stupeur, en fait, que de colère. J'enrageais d'avoir été joué de la sorte !

— C'est un cadeau du ciel qu'on nous ait mis dans la même cellule, s'exclama Buskes. Rien qu'en te voyant sur scène, bravant la mort sur ton fil, je t'imaginais déjà caracolant sur les mâts d'un navire. Je t'ai tout de suite voulu dans mon équipe !

Il ramassa le coffret.

— Grâce aux bijoux, nous achèterons un navire et nous traverserons les mers !

— Traverser les mers ? Devenir pirate ? m'exclamai-je. Je suis un artiste, moi !

— Pouah ! Tu n'es pas fait pour cette médiocre vie de cirque. Tu es taillé pour la guerre, tu sais te battre, et même cracher le feu ! Tant de qualités fort utiles lors d'un abordage, quand l'ennemi vous désarme, ha, ha, ha !

— Ma parole, tu es fou à lier ! m'écriai-je.

Buskes redevint sérieux :

— J'ai maints autres tours à t'apprendre, tu sais, ajouta-t-il. Je ne suis plus très jeune. J'ai longtemps cherché un disciple qui soit digne de me remplacer. Je l'ai trouvé en toi, Kafikrafès !

— Ka-li-kra-tès !! articulai-je, agacé. Qu'est-ce qui te fait croire que je vais accepter ton offre ? Pour travailler avec les gens, j'ai besoin d'être en confiance. Toi, tu m'as menti ! Manipulé !

Comme j'élevais le ton, un des deux gros bras fit un pas en avant, prêt à défendre son chef. Celui-ci l'apaisa d'un geste.

— Je ne t'ai menti ni sur ma vie, ni sur les bijoux(7), se justifia Buskes ! Maintenant, à ta guise : tu peux me suivre ou passer le restant de tes jours à te faire insulter par des patrons imbéciles, qui te payent quand ça leur chante !

Là-dessus, Buskes n'avait pas tout à fait tort...

— Je n'ai aucune envie d'aller en Angleterre ou de travailler pour les puissants, objectai-je encore.

— Nous serons nos propres chefs, me promit-il, nous traverserons le monde en hommes libres !

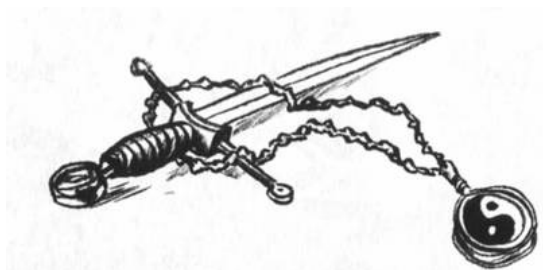
Il me tendit la main.

— Tu peux même garder mon pendentif ! ajouta-t-il. Sacrement précieux, pas vrai ? Là encore, je ne t'avais pas menti...

J'hésitai encore une poignée de secondes. J'avais bien envie de lui asséner un « Adieu, l'ami ! », comme il l'avait fait en quittant tantôt la cellule. Mais, poussant un soupir résigné, je finis par lui serrer la main.

— Ah ! Ah ! exulta le pirate. Je savais que je pouvais te faire confiance, mon bon Kali...

— Buskes, je t'en supplie ! le coupai-je. Appelle-moi Germain, d'accord ?





II

LA PLUS BELLE DAME DE FONDI

— Térésa, il est midi ! appela Julie de Gonzague.

Immobile devant la fenêtre, la servante fixait en silence le petit clocher du bourg, qui venait de sonner douze coups.

— Nous devons reprendre la route ! ajouta la jeune femme. Où est passé, heu... l'homme de Barbe-rousse ?

Julie réalisa qu'elle ne connaissait même pas le nom de son sauveur. Quand elle s'était réveillée dans cette petite auberge à dix lieues de Fondi(8), elle s'était d'abord sentie perdue. Puis les souvenirs de la veille lui étaient revenus en bloc : elle revoyait ce géant basané escalader son balcon et s'introduire dans sa chambre. L'air farouche ; un anneau d'or à l'oreille ; de longues moustaches pendantes. Il tendait une main énorme, large comme les deux mains de Julie, et dans un italien teinté d'accent turc, il avait déclaré : « Barberousse arrive. Il vient vous enlever ! Vous voulez vivre ? Suivez-moi sans discuter ! »

Sa voix était douce et contrastait avec ses allures de barbare. Mais le ton, lui, était tranchant, sans appel.

Julie de Gonzague avait mis de longues secondes à comprendre les paroles de l'inconnu. « Barberousse ? » se répétait-elle en frissonnant.

Elle savait le tristement célèbre pirate aux portes de la ville... Depuis les premiers jours de 1534, il écumait les côtes italiennes, pillant tous les navires qu'il croisait. Il agissait pour le compte du sultan de l'Empire ottoman, Soliman I^{er}, qui s'efforçait d'étendre sa suprématie sur toute la Méditerranée. À la tête de huit mille janissaires(9), rudes guerriers rompus à tous les combats, le mercenaire à la barbe rousse semait non seulement la terreur en mer, mais menait aussi des raids meurtriers un peu partout sur les terres d'Italie. Ses navires ayant été aperçus au large de Fondi, les Sages de la ville prévoyaient une attaque imminente.

Visiblement, celle-ci venait de commencer...

« Mais... que me veut Barberousse ? Pourquoi moi ? » avait articulé Julie d'une voix tremblante. L'intrus avait grogné un juron dans sa langue.

« Pas le temps d'expliquer. Faites-moi confiance ! » De nouveau, son timbre mélodieux, rassurant, avait touché Julie. Sans plus hésiter, elle s'était levée d'un bond, avait passé un châle sur sa chemise de nuit, puis avait hélé Térésa. Qu'elle prépare un baluchon, vite, on s'en allait. « Pas de baluchon ! » avait exigé l'homme. Et déjà, il repassait la rambarde du balcon, où une corde nouée pendait jusqu'en bas. Saisissant Julie sans ménagement, il l'avait calée sur son épaule, tel un vulgaire sac, avant de glisser le long du mur avec une souplesse déconcertante, vu sa corpulence. En bas les attendaient deux superbes chevaux arabes, à la robe aussi noire que la nuit. « Vous montez avec moi ! avait ordonné le Turc. La servante prendra l'autre bête. »

Ralentie par son embonpoint, Térésa avait fini par atteindre le sol. Une fois grimpée avec peine sur son alezan, elle s'était lancée à la poursuite du ténébreux personnage qui emportait sa maîtresse à bride abattue.

Après quatre ou cinq heures d'une chevauchée épuisante, le trio avait débouché dans un village perdu de la campagne italienne. Là, le patron de l'auberge locale, d'abord furieux qu'on le réveille en pleine nuit, s'était vite rangé aux exigences du Turc, qui agitait un large cimeterre(10) sous son nez. Pour finir, l'homme de Barberousse avait laissé les deux femmes, arguant qu'il monterait la garde dehors et les réveillerait vers midi, pour reprendre la route.

Douze coups venaient de sonner au clocher du bourg, juste en face de l'auberge, mais l'homme ne reparaisait toujours pas...

— Térésa, insista Julie de Gonzague, tu m'as entendue ? Où est passé ce grand diable de Turc ?

Térésa tourna timidement la tête vers sa maîtresse.

— Euh... il est parti. Madame, prononça-t-elle.

Julie de Gonzague blêmit. Elle sauta hors du lit.

— Comment ça « parti » ? Je ne comprends pas ! Il devait nous escorter jusqu'à Florence !

— En effet, dit Térésa en sortant de son corsage un morceau de papier. Il nous a dessiné le trajet. Il nous souhaite bonne chance et... c'est tout.

« C'est tout ! » se répéta Julie.

Pourtant, en les quittant, la veille, l'homme avait été clair : « Je viens avec vous. Les routes ne sont pas sûres. Et puis, où irais-je ? Impossible de reparaître devant Barberousse. À cette heure, il aura

compris que c'est moi qui vous ai prévenue, et je tiens encore à ma tête ! »

— Mais... reprit Julie de Gonzague, je voulais savoir qui il est. Pourquoi il nous a aidées ! De plus, hier, j'étais si épuisée que je ne l'ai même pas remercié. Sais-tu quelle direction il a prise ?

— Le... le sud, hésita Térésa.

Julie jeta son grand châle sur ses épaules et, toujours en chemise de nuit, se dirigea vers la porte.

— Oh, non. Madame ! s'interposa Térésa. N'essayez pas de le rattraper. Il ne veut pas !

— Comment cela ? Pourquoi ?

— Je l'ignore. Madame. Quand je l'ai croisé ce matin, en bas de l'auberge, il venait de s'entretenir avec un inconnu fort agité. Lui-même semblait... contrarié. Il m'a dit qu'il partait et qu'on ne devait surtout pas le suivre.

— Mais que signifient ces secrets, à la fin ! s'énerma la belle Italienne.

Elle écarta sa servante, resta sourde à ses prières de ne pas sortir dans cette tenue et quitta la chambre. Dehors, elle retrouva un des deux alezans.

Grimpée en amazone, elle tourna la bride en direction d'une petite chaîne de montagnes qui bordaient la sortie du village. Tout en chevauchant, Julie songeait au Turc et à sa voix de velours. Ses grands yeux, d'un bleu aussi profond que la mer, l'avaient troublée plus que de raison. Elle avait l'impression qu'elle connaissait ce regard depuis fort longtemps. Un regard dans lequel n'importe quelle femme aurait envie de plonger et de se perdre...

« Bon sang, Julie ! réalisa-t-elle soudain. Aurais-tu perdu la tête ? Te voilà en train de courir, à moitié nue, après un... barbare, un pirate que tu ne connais ni d'Ève ni d'Adam ! » Qu'auraient pensé de cette attitude les mauvaises langues de Fondi ? À coup sûr, elles auraient affirmé que la signora de Gonzague avait bien vite oublié son malheureux époux, Vespasien, décédé voilà à peine six mois ! « Et puis, c'est idiot ! pensa-t-elle encore. À présent, cet escogriffe doit être à cent lieues d'ici ! »

Mais Julie se trompait, car elle repéra bientôt le cheval noir de l'inconnu, attaché à un arbre. Puis elle aperçut son propriétaire, à vingt pas de là, accroupi sur une petite butte. Sur son profil d'aigle, fixant le lointain, Julie put lire l'expression d'une tristesse infinie. Quand il la vit, le Turc eut un sursaut de surprise. L'ombre d'un sourire traversa son visage, mais disparut sur-le-champ, tandis que ses épais sourcils noirs se fronçaient. Quittant son promontoire, il descendit à la rencontre de la jeune femme. Julie s'était arrêtée près de l'autre cheval. Elle sauta à terre et, d'un pas assuré, alla se planter

devant lui.

— Alors, Monsieur le pirate ! attaquait-elle. Me direz-vous à quoi riment vos mystères ?

— Qu'est-ce que vous faites là ? lança le pirate pour toute réponse.

— J'espérais au moins connaître le nom de celui qui m'a sauvée...

— Inutile. J'ai fait mon devoir. Et puis vous allez attraper la mort, à rester dans cette tenue. Je vous raccompagne à l'auberge.

Il la prit par le bras, mais la jeune femme se cabra.

— Je ne rentrerai pas avant d'avoir eu des réponses à mes questions ! siffla-t-elle.

L'inconnu la lâcha aussitôt, comme s'il venait de toucher un serpent. Il croisa les bras et, avec un mouvement du menton, lança :

— Je vous écoute. Posez vos questions !

— D'abord, votre nom...

— Abou Salem. Vous voilà bien avancée.

— Non. C'est joli, Abou Salem. C'est très doux. D'ailleurs, tout est doux chez vous : votre voix, vos regards. Excepté votre métier...

— Je sais. À vos yeux je ne suis qu'un voleur, un égorgeur. Une âme damnée du démon Kheir ed-Dîn...

— De qui ça ?

— C'est le vrai nom de Barberousse. Et ce nom, qui l'a rendu célèbre, il l'a volé à son frère, Aroudj. À sa mort, il s'est fait teindre la barbe en roux, pour garder le surnom et la gloire que son aîné avait tissés.

— Vous n'avez pas l'air de le porter dans votre cœur...

— Comme lui, je suis un mercenaire. J'aime l'argent, mais pas le sang. Barberousse, lui, adore le voir couler. Assister aux tortures de femmes et d'enfants, ça ne force pas l'admiration, vous savez.

— Vous ne m'avez pas répondu : pourquoi moi ? Qu'est-ce qu'il me voulait, votre Kheir ed-Dîn ?

— Vous tenez vraiment à le savoir ?

L'expression résolue de la jeune femme poussa le Turc à s'expliquer :

— Voilà toute l'histoire, soupira-t-il : alors que nous croisions au large de Fondi, un marin a déclaré que cette ville lui rappelait d'excellents souvenirs. On y trouvait, selon lui, les plus belles femmes de la terre ! L'œil de Barberousse s'est allumé. « Eh bien, voyons si tu dis vrai ! s'est-il exclamé. Ramène-moi le plus joli minois de Fondi, et je l'offrirai au sultan Soliman, afin d'égayer son harem ! »

— « Les plus belles de la terre », répéta Julie, moqueuse. Quel imbécile peut se vanter de savoir les reconnaître ?

Abou Salem baissa la tête.

— Le marin en question, c'était moi, répondit-il d'une petite voix. Et c'est moi qu'Aroudj a désigné pour dénicher cette merveille. Je me suis donc introduit en ville, déguisé en marchand. J'ai arpenté les rues

jour et nuit, dévisageant toutes les femmes que je croisais. Non sans essuyer au passage le courroux d'un ou deux maris furieux... Et puis, je vous ai vue !

Le Turc releva la tête et plongea ses yeux bleus dans ceux de Julie. Un instant, la jeune femme eut la sensation de chavirer. Puis la certitude d'avoir déjà croisé ce regard s'imposa à elle. « Mais oui, réalisa-t-elle. Ces jours derniers, je l'ai surpris plusieurs fois posé sur moi : au marché, dans le grand parc, près du lac... »

— Je suis revenu faire mon rapport à Barberousse, poursuivit le pirate. Il a eu l'air ravi. « Bravo ! Décris-la-moi ! Des cheveux sombres comme la nuit. Un visage éblouissant, tel un grand soleil. Sa beauté éclipserait celle d'Hélène de Troie, et ferait se faner les plus renversantes splendeurs du harem de Soliman... »

À entendre sa propre description, Julie s'empourpra de la tête aux pieds.

— Mais soudain, reprit le Turc, j'ai prétendu que j'ignorais où vous viviez. Car deux fois de suite vous m'aviez semé dans la foule. Cela dit, connaissant vos habitudes, j'aurais su vous retrouver facilement... « Retournes-y, a décrété Barberousse. Trouve-moi le nid de cet oiseau rare. Je m'occupe de la cage. » En fait, je savais très bien où vous habitiez. Ce n'était qu'un prétexte...

— ... Pour me revoir ? demanda Julie, plus écarlate que jamais.

— Oui, avoua Abou Salem. J'ai laissé filer les jours. Je vous suivais partout, tel un somnambule. J'aurais pu passer ma vie à ne faire que cela. Vous aim... vous admirer de loin. Enfin, un soir où je traînais sur le port, je suis tombé sur un des hommes de Barberousse. Tout juste débarqué à Fondi. « Mais qu'est-ce que tu fiches ? m'a-t-il lancé. Le chef attend tes indications pour venir prendre la fille ! Elle habite où ? » Alors, la mort dans l'âme, j'ai dû livrer votre adresse. L'homme est reparti, je suis resté, prétextant que je surveillerais les abords de votre villa. J'ai alors couru vous avertir. Vous connaissez la suite.

— Oui. Et je ne sais pas comment je pourrais vous remercier...

— De rien, la coupa le Turc. Mais, tenez : puisque vous êtes ma débitrice, vous devez m'obéir et filer loin d'ici. Il se peut que Barberousse, furieux d'avoir été berné, vous ait déjà donné la chasse !

— Mais... et vous ? Où irez-vous ?

— Peu importe. Ça ne vous regarde pas.

— Ne me dites pas que vous allez... retourner à Fondi !

Abou Salem se tut.

— Vous avez dit que Barberousse a dû deviner que vous m'aviez prévenue...

Nouveau silence du pirate.

— Que s'est-il donc passé ? Hier, vous vouliez m'escorter jusqu'à Florence, et aujourd'hui... Au fait, quel est cet homme avec qui Térésa

vous a vu parler, ce matin ?

— Vous feriez mieux de rentrer à l'auberge, répéta le Turc.

— Répondez ! Que voulait-il ? D'où venait-il ? De Fondi, n'est-ce pas ? C'est dans cette direction que vous regardiez, quand je suis arrivée tout à l'heure.

Se souvenant de la mine accablée qu'affichait alors le pirate, Julie se dirigea vers la butte sur laquelle elle l'avait trouvé assis.

Abou Salem la retint par le bras.

— Lâchez-moi ! intima-t-elle. Qu'y a-t-il à voir, que je doive ignorer ?

Et s'arrachant à la poigne d'acier du Turc, elle s'élança vers la butte, l'escalada puis, arrivée en haut, regarda au loin : à dix lieues de là, du creux de la vallée où se nichait Fondi, s'élevait une colonne de fumée noire. La ville de Julie de Gonzague n'était plus qu'un tas de cendres fumant.

— Vous l'auriez appris tôt ou tard, dit le Turc en s'approchant de Julie. J'aurais préféré que ce soit le plus tard possible. Je l'ai su ce matin, par cet homme avec qui votre servante m'a vu parler. Un miraculé, qui a réussi à s'enfuir à temps. En me voyant, il a manqué s'évanouir. Mais je l'ai rassuré, et forcé à raconter. « Tout le monde y est passé, répétait-il sans fin. Tout le monde y est passé... »

Julie, anéantie, se taisait.

— Je vois la scène d'ici, soupira le pirate. Barbe-rousse débarque chez vous et trouve la maison vide. Comprenant de quoi il retourne, il explose de rage. Il ordonne qu'on brûle tout, qu'on tue tout le monde. Ses hordes de janissaires se répandent aussitôt dans Fondi et sèment la mort. J'ai connu ces moments de folie meurtrière. Mais alors je suivais la meute, sans prendre part au massacre. Cette fois-ci, j'en suis le responsable ! Voilà pourquoi je veux retourner là-bas, pour me dresser devant Barberousse, le sabre au poing, afin qu'il m'ajoute au nombre des cadavres. Vous croyez qu'on peut vivre avec un tel remords sur la conscience ?

Julie garda le silence. D'ailleurs, elle n'avait même pas entendu les paroles du Turc. Elle se sentait seule au monde. Curieusement, à l'instar d'Abou Salem, elle se reprochait d'être la cause de ce désastre. Cette culpabilité, une femme d'un autre temps avait dû la ressentir : Hélène de Troie, l'épouse de Ménélas. Quand Pâris, fou d'amour pour « la plus belle femme du monde » (disait-on), avait déclenché la guerre contre Troie... quand il y avait tout perdu, même la vie... Hélène aussi avait dû se sentir responsable. Car la vraie beauté n'a rien de ravissant, au contraire. Elle crée le vide autour d'elle, et peut tout anéantir. Vous laissant démuni, pantelant ; seul comme Abou Salem ; seule comme Julie de Gonzague.





III

« T'ÉTAIS UN GRAND HOMME, MORGAN »

Alexandre-Olivier Œxmelin réprima un éclat de rire. La mine furibonde de son ancien ami, Henri Morgan, avait quelque chose de comique. Naguère, le terrible flibustier(11) n'avait jamais affiché qu'une seule expression : celle d'un mépris hautain... « Hé ! Hé ! pensa Œxmelin, un sourire en coin. On dirait que mon livre a fait mouche ! »

— Content de me revoir, mon cher Henri ? lui lança-t-il en pénétrant dans le bureau cosu de celui qui était devenu le gouverneur de Port-Royal.

Pas de réponse. Morgan se tenait, les bras croisés, devant une fenêtre qui donnait sur un vaste jardin. Il fusillait son hôte du regard.

— Vois-tu, lui confia ce dernier, je profite de mon passage en ville, pour... prendre de tes nouvelles. Partout, on ne parle que de mon livre et de l'effet qu'il a sur toi...

Morgan se décida enfin à parler et lança, d'un ton roide :

— Et que dit-on, je te prie ?

— Que mon modeste ouvrage t'aurait un peu, comment dire... agacé ?

— Le mot est faible.

Morgan saisit sur son bureau l'ouvrage d'Œxmelin intitulé : *Histoire des flibustiers qui se sont signalés dans les Indes*, et le jeta aux pieds de son auteur avec dégoût.

— Je trouve que c'est un ignoble torchon, qui mérite d'être jeté au feu ! cracha-t-il.

— Je n'en attendais pas moins de toi, persifla Œxmelin, sur un ton sarcastique. Et si tu veux sav...

Morgan l'arrêta d'un geste impérieux :

— Ce que je veux savoir, c'est ce que tu fais ici ! Je trouve à peine croyable que tu oses te présenter devant moi...

Un instant, Œxmelin toisa son hôte. Nul doute que ce dernier n'avait

plus rien du grand gaillard d'autrefois. Bouffi, ventripotent, il avait la mine couperosée et l'air avachi. Où était-il, le colosse qui, jadis, vous rossait à tour de bras si vous aviez le malheur de le regarder de travers ?

À présent, Morgan restait campé sur ses jambes arquées, le poing levé dans une posture qui n'aurait pas effrayé une fillette de dix ans.

— Parle, je t'écoute ! aboya l'ex-flibustier.

Œxmelin prit le temps de détailler le décor d'un air narquois. Son regard s'attarda sur une paire de sabres de combat fixés au mur, puis sur un drapeau noir, plié en quatre sur un coin de commode, avant de s'arrêter sur une impressionnante collection de poteries chinoises.

— Je voulais voir à quoi ressemblait ta nouvelle vie, à terre, dit-il. Ta jolie femme. Ou plutôt devrais-je dire : ta jolie cousine...

— Qu'est-ce que tu insinues, au juste ?

— Rien. Sinon qu'il s'agit là d'un mariage arrangé avec l'une des plus grosses fortunes de la Jamaïque... Tu as toujours su y faire, avec l'argent...

— Où est le mal ? De plus, j'aimerais que tu laisses Mary Elizabeth en dehors de tout ça, veux-tu ?

Œxmelin fit signe qu'il n'insistait pas.

— Tu as raison, approuva-t-il. C'est de toi seul dont j'ai voulu tirer le portrait.

— Mais enfin, pourquoi t'en prendre à moi ? Tu ne pouvais pas écrire sur... je ne sais pas... Sen Rocsèd, par exemple ?

— Tiens, parlons-en ! Rocsèd est en prison, figure-toi. Et par ta faute !

Morgan se figea d'étonnement.

— Eh oui, précisa Œxmelin, il faisait partie d'un de ces convois de pirates que tu as fait arrêter l'an dernier. Il suffit qu'on te nomme gouverneur pour que tu te mettes à dénoncer tes anciens amis. Bravo !

— Je n'ai jamais été ami avec Sen Rocsèd ! Et toi, t'ai-je dénoncé ? Pourtant nous étions amis, non ?

— Disons que nous avons navigué ensemble. Moi, j'étais chirurgien. Toi, le grand capitaine, plus préoccupé par ses bénéfices que par l'avenir de son équipage...

— Des mots ! J'ai toujours été attentif à mes hommes. Et je les ai grandement récompensés !

Œxmelin émit un petit rire moqueur.

— Ce n'est pas l'avis de ceux que j'ai retrouvés, fit-il. Ceux qui étaient avec toi, lors du sac de Maracaibo ou de la prise de Porto-Bello(12). Ils parlent de caisses entières de doublons mystérieusement escamotées...

— Pouah. Mensonges ! Jalousies d'ivrognes ! se moqua Morgan. Ont-ils la moindre preuve de ce qu'ils avancent ?

— Pas l'ombre d'une. Et pour cause : après chaque attaque, tu t'es arrangé pour renouveler ton équipage...

— Là encore, pures calomnies ! s'emporta l'ex-flibustier. Ton livre n'est qu'un fatras d'inventions de ce genre.

Il ramassa l'ouvrage par terre et se mit à le feuilleter très vite.

— Selon toi, j'aurais plus d'une fois agi pour mon compte, en pirate sanguinaire assoiffé d'or et de sang ? Mais tu t'es bien gardé de mentionner l'épisode de la belle dame de Panama !

— Qu'a-t-il de si glorieux ?

— Après avoir enlevé l'épouse du plus riche bourgeois de la ville, j'avais exigé une importante rançon. Seulement, les deux moines dépêchés pour quérir l'argent disparurent avec ! Devant le désespoir de la pauvre Dofia Carolina, je décidai de la renvoyer chez elle. Libre !

— Avec tout ce que tu t'étais mis dans les poches en pillant la ville...

— Tu as eu ta part comme les autres, il me semble !

— Maigre part, en considération du butin amassé. Les hommes t'en ont voulu, tu sais.

— Bah, c'est le drame des grands hommes, ironisa Morgan. Quoi qu'ils fassent, bon ou mauvais, on finit par les admirer.

— À tort. C'est le rôle de l'écrivain de remettre les pendules à l'heure.

Une nouvelle fois, Morgan jeta le livre d'Æxmelin à terre.

— Dis plutôt de se faire de l'argent avec des mensonges ! Tu maquilles la vérité, et ce qui te dérange, tu n'en parles pas : tiens, la prise d'Old Providence ! Hein ? Tu as pris soin de ne pas en parler.

— Et alors ?

— Oh, mais moi aussi j'ai une excellente mémoire des faits et des dates, figure-toi ! C'était en... décembre 1670. Alors que j'allais prendre Santiago de Cuba, je choisis de me faire la main sur Old Providence, alors possession espagnole.

— Tu ne m'apprends rien. J'y étais avec toi.

— Ça ne t'a pas marqué, visiblement. Tu en parles à peine. Et tu as oublié cet épisode : quand, à peine débarqué, le gouverneur de l'île m'adressa cette singulière missive : « Monsieur, nous sommes deux cents, vous êtes deux mille. Le combat s'annonçant inégal, j'ai décidé de me rendre. Seulement, afin que mes officiers et moi-même conservions notre réputation... auriez-vous la courtoisie d'user d'une ruse de guerre ? » Suivait le plan détaillé d'une fausse bataille, avec bref échange de tirs à blanc, et reddition dans les règles. J'aurais pu refuser, agir en pirate sanguinaire et massacrer tout le monde... J'ai accepté.

— Tu as l'art de toujours te donner le beau rôle ! Tu oublies juste de préciser un détail : lorsque tu es parti attaquer Santiago de Cuba, le

traité de paix avec l'Espagne était signé depuis juillet. Tu as donc bel et bien agi en pirate !

— Je l'ignorais !

— Mon œil ! De plus, tu opérais avec une lettre de marque périmée depuis cinq mois !

— Là encore, je n'en savais rien, affirma Morgan.

— Dis plutôt que tu pratiquais ta méthode habituelle : « Une grande victoire fait oublier les petits mensonges. »

L'ancien flibustier se contenta de hausser les épaules.

— Ce que je te reproche surtout, c'est ce qui s'est passé ensuite. Quand tu es devenu gouverneur de Port-Royal, à la place de Modyford.

— J'étais son ami et de plus j'étais sous-gouverneur de la Jamaïque. Il était normal qu'à sa mort je lui succède, non ? Malgré mes hautes fonctions, je te rappelle que j'ai continué d'aider de vieilles connaissances...

— C'est vrai, au début tu as financé certaines expéditions pirates. Mais très vite, le pouvoir t'est monté à la tête. Tu as changé de camp, et tu t'es mis à dénoncer tes anciens compagnons. « Les frères de la Côte ! » Voilà comment on nous appelait, à l'époque. Crois-tu que c'est ainsi qu'on se comporte envers ses frères ?

— Quelle est la raison d'une telle vilénie, selon toi ? ironisa Morgan.

— L'argent. Le pouvoir. Tu voulais tout pour toi. Que l'on retienne ton nom. Et qu'on oublie ceux qui, à tes côtés, t'ont aidé à devenir le grand Morgan.

— Comme toi, par exemple ?

— Je ne te le fais pas dire !

— Nous y voilà. Je ne comprenais pas ce qui pouvait nourrir ainsi ta haine envers moi. À présent je sais : c'est la jalousie.

Oxmelin se contenta d'un haussement d'épaules.

— Mais oui, poursuivit Morgan, tu envies mes victoires, ma grandeur, mon nom !

— Pouah, tu affabules ! ricana son hôte.

— Je me souviens de ton visage, quand nous sommes entrés ici, à Port-Royal, après la prise de Cuba. Le regard que tu m'as jeté ! Tu crevais de rage. Tu aurais bien voulu devenir mon second, alors. Plusieurs fois tu me l'avais demandé. J'ai toujours refusé. Selon moi, tu étais plus habile à gribouiller des ordonnances qu'à mener des hommes au combat. Mon refus t'a relégué dans l'ombre. Tu ne me l'as jamais pardonné, et tu essayes de te venger avec ton livre. Tout est clair à présent !

— Tu fais fausse route, mon pauvre ami, se moqua l'ancien chirurgien. Tout ce que j'ai jamais envié chez toi, c'est la façon dont tu es toujours parvenu à embobiner les gens. Tu as volé, dénoncé tes

amis, trahi tout le monde. Et le roi le premier ! Il te croyait son meilleur corsaire, et tu agissais en pirate, trahissant sa confiance afin de te remplir les poches.

— Mais au bout du compte, on m'admire ! fanfaronna Morgan. N'y a-t-il pas de quoi être fier ?

— Ça ! Les gens ont la mémoire courte... Mon livre va leur rafraîchir la mémoire. Ainsi qu'au roi, d'ailleurs. Tu t'en es bien tiré, au retour de Cuba, grâce à Modyford, qui a su lui parler, et t'éviter la potence ! À présent, il est fort possible que Sa Majesté revienne sur sa décision. Si elle le fait, je pourrai dire que mon livre aura servi à quelque chose.

— Ton livre ! siffla Morgan.

Il s'approcha d'Æxmelin et lui cracha avec mépris :

— Ce n'est pas en écrivant un livre qu'on devient un grand homme !

— Tu as raison. Ce qui est important dans la vie, ce n'est pas ce qu'on fait, mais ce qu'on est.

Morgan bouillait de rage :

— Moi je suis Henri Morgan ! gronda-t-il au nez de son adversaire. Et toi, qui es-tu ?

En l'observant de près, l'ancien chirurgien nota que Morgan avait un teint de suif et que ses yeux viraient au jaune.

« Tuberculose, diagnostiqua-t-il. Et... cirrhose alcoolique. Le bougre n'en a plus pour longtemps... »

Comme s'il lisait dans ses pensées, Morgan redoubla d'énergie :

— Tu essayes de jeter le discrédit sur ma carrière, rugit-il. Et de m'enterrer avant l'heure. Mais je ne vais pas te laisser faire !

— Et tu comptes faire quoi ? Écrire tes propres mémoires ?

— Non, je vais porter plainte contre ton éditeur.

Æxmelin accueillit la réplique d'un air ébahi.

— Tu... ne parles pas sérieusement ?

— Et pourquoi pas ?

— Parce qu'on ne fait pas ce genre de choses...

— Peu importe, j'innoverai(13) !

— Tu vois que tu as changé. Autrefois, tu aurais tiré ton épée et tu m'aurais provoqué en duel.

— Le duel est une pratique révolue. Tout juste bonne pour les barbares. À présent, l'homme civilisé ne brandit plus l'épée, il sort son portefeuille. Et crois-moi, ton éditeur a intérêt à en avoir un bien garni !

— J'avais donc raison à propos de l'argent. C'est bien la seule chose qui t'anime.

Un long silence parut mettre fin à la discussion.

— Je pense que nous nous sommes tout dit, conclut Æxmelin.

Morgan resta muet, fixant avec obstination la sortie de son bureau.

Au moment de s'en aller, Œxmelin lâcha encore :

— Je te laisse à tes bals et à tes réceptions. Contrairement à ce que tu crois, je ne t'envie pas. Bientôt, tout le monde saura que tu n'étais pas un grand homme, Morgan ! »

Et il sortit... laissant bientôt place à l'épouse de Morgan, la très jolie Mary Elizabeth, qui déboula dans le bureau de son mari, affolée au possible.

— Mon Dieu, Henri, bredouilla-t-elle. J'ai tout entendu. Le vilain homme que voilà ! Que voulait-il, à la fin ?

— Me déverser sa rancœur au visage.

— Crois-tu que son livre puisse nous attirer des ennuis ? Les remontrances du roi ?

— Qui sait ! Mais je ne vais pas me laisser faire !

Mary Elizabeth, qui s'était approchée de la fenêtre, poussa un petit cri... Là, dans le jardin, Œxmelin venait de croiser un nouveau visiteur.

— Oh ! Non, il parle avec le super-intendant Beckford. Et on dirait qu'ils se connaissent. Ils regardent dans notre direction. Ils sourient ! Beckford tient dans sa main... une enveloppe bleue !

— Sans doute une assignation à comparaître... réfléchit Morgan. Ils n'ont pas perdu de temps ! Oh mais, attends un peu !

Fouillant des yeux le décor, il avisa ses sabres de collection accrochés au mur et alla en tirer un de son fourreau. Quand Beckford pénétra dans son bureau, un instant plus tard, Morgan l'accueillit, sabre au poing.

— À nous deux, ladre vert ! clama-t-il. Vous croyez tous m'enterrer, pas vrai ? Vous allez voir que le grand Morgan a encore son mot à dire...

— Mais, euh, amiral, balbutia le chef de la police, en reculant, terrifié. Je... viens juste vous apporter une invitation pour le prochain bal de la police...

Morgan considéra l'enveloppe au bout du bras tendu, qui tremblait comme une feuille. Un instant, l'ancien flibustier resta figé, le sabre en l'air. Prenant conscience de son attitude grotesque, il abaissa son arme, puis émit un petit rire gêné.

Et ensuite, me demanderez-vous ? Ensuite, Morgan tint parole. Il intenta un procès aux éditeurs d'Œxmelin et obtint réparation. Deux cents livres sterling... Quant à l'ouvrage décrié... allait-il salir à jamais la mémoire de Morgan ? Pas sûr. Quand celui-ci mourut, en 1688, les bars de Port-Royal résonnaient déjà d'une chanson, qu'on entend encore parfois de nos jours, fredonnée au fond des pubs enfumés de Cardiff ou de New-port :

T'étais un grand homme, Morgan !
T'étais un roi non couronné,
Quand tu hissais ta voile.
Maintenant, te v'là sous terre !

Sous terre, ou plutôt sous la mer... Car en 1692, quatre ans après la mort de Morgan, un terrible ouragan s'abattit sur Port-Royal, ravageant la ville et la noyant sous l'eau. Ce qui n'empêcha pas son nom de traverser les siècles et de parvenir jusqu'à nous, ni le livre d'Æxmelin d'être sans cesse réédité. Difficile de dire qui, de l'écrivain ou du pirate, était le plus grand homme. La question ne se pose même pas : tant qu'il y aura des livres et des chansons...





IV

QUAND LA CHANCE VOUS SOURIT

— Je vous affirme qu'avant dix jours j'aurai quitté votre accueillant pays : j'aurai rejoint la France ! déclara Duguay-Trouin.

Les officiers anglais assis à la même table que le Français partirent d'un grand rire. Apparut l'aubergiste, un blond joufflu, qui posa devant eux un plateau de bières.

— Moi je parie sur le Français ! déclara-t-il avec un fort accent hollandais. On s'évade des prisons de Plymouth comme d'un moulin !

— Plaît-il ? interrogea un jeune aspirant(14) vexé, dont les fines moustaches frémirent.

— Rappelez-vous, il y a cinq ans, dit l'aubergiste, ces deux diables de corsaires français... Bart et Forbin !

— Ouais ! renchérit un matelot. Ils ont réussi à s'enfuir de leur geôle, à l'aide d'une simple lime et de draps noués !

— À l'aide aussi d'un ou deux complices... tempéra l'aspirant.

— Et qui vous dit que cet homme-là n'en a pas ? rétorqua le Hollandais avec un clin d'œil. Allez, parions sur la prochaine évasion du grand Duguay-Trouin !

— C'est gagné d'avance ! lança le matelot. Regardez-le : il est déjà à moitié libre ! Il fréquente toutes les tavernes de Plymouth, et le moindre jupon ne demande qu'à le cacher sous son lit...

— *Dans son lit*, corrigea Duguay-Trouin, dans un nouvel éclat de rire général.

Étonnant prisonnier, en effet, que ce Duguay-Trouin ! Dès son arrivée à Plymouth, il avait été libéré sur parole. Certes, ses bonnes manières et son anglais impeccable y étaient pour beaucoup. Mais il faut dire que sa réputation l'avait précédé... René Duguay-Trouin était l'un des plus fameux corsaires de Sa Majesté Louis XIV. Dans la guerre qui opposait la France à l'Angleterre depuis bientôt trente-deux ans (avec, certes, des périodes de paix...), on n'avait pas connu plus habile navigateur ni plus fin stratège. En peu de temps, ce jeunot de vingt et

un ans était devenu la bête noire des navires de commerce anglais. On ne comptait plus ses prises, sa popularité égalait celle des fameux Bart et Forbin, et son nom était admiré de chaque côté de l'océan... On le surnommait « L'Insaisissable », du moins... jusqu'à ce fatal mois de mai 1694 !

Alors qu'il croisait au large de la Comouaille, un ban de brouillard avait soudain happé sa frégate, la *Diligente*, pour la jeter peu après au beau milieu d'une escadre anglaise. Celle-ci réunissait six croiseurs de guerre, soit un total de trois cents canons... alors que la *Diligente* n'en comptait qu'une quarantaine ! La violente canonnade qui s'engagea fut de courte durée. Le ricochet d'un boulet heurta Duguay-Trouin à l'épaule, le clouant sur le pont, inanimé. Reconnu par les officiers anglais, qui le respectaient pour sa bravoure, le corsaire français fut recueilli et soigné. Il fut conduit à Plymouth, et là encore traité avec les égards que l'on sait...

— Messieurs, lança Duguay-Trouin en levant son verre, vous allez me manquer ! Vous autres Anglais êtes des gens exquis, et j'espère tous vous revoir en d'autres circonstances. Hélas, pour moi, la vraie vie est en mer, et la France me manque. Je m'en veux, mais je dois vous fausser compagnie !

— Quand un homme est aussi sûr de lui, trancha le matelot, conquis, je ne discute pas...

Il plaqua alors sur la table un billet de cinq livres. L'aspirant en fit autant, déclarant qu'il tenait le Français pour un fanfaron. Le patron, quant à lui, prit les paris.

Tandis que l'on continuait à deviser gaiement, personne ne vit entrer ce fier capitaine en uniforme, suivi de deux gardes, sabre en main. D'une démarche martiale, le militaire vint se planter devant Duguay-Trouin.

— Gardes ! ordonna-t-il, au nom de la reine Marie Stuart, saisissez-vous de cet homme !

Le Français leva sur le nouveau venu un regard amusé.

— On se connaît, non ? interrogea-t-il.

— J'en ai peur, Monsieur l'arrogant, siffla l'Anglais. Je suis le capitaine du *Prince d'Orange*, que vous avez insulté voilà trois semaines...

— Expliquez-nous cela, l'invita gravement l'aspirant.

— C'est simple. Nous croisions au large des côtes britanniques. Arborant nos couleurs, cet individu s'approche de mon navire et s'informe au porte-voix de ma cargaison. L'accent anglais est parfait, mais, flairant un piège, je réponds : « Du charbon. » Comme cela ne vaut rien, il feint de s'éloigner. Toujours soupçonneux, je le prends en chasse. Ce drôle fait mine de stopper. Je vais pour l'aborder, il repart ! Puis il s'arrête à nouveau et ré-hisse un pavillon semblable au nôtre,

plié en deux cette fois : un signe de deuil ! Je tire trois coups de semonce, il me répond par trois coups, et prend la fuite !

— Et alors ? s'étonna l'aubergiste. Je ne vois pas où est le mal ?

— Ah, vous ne voyez pas ? tonna le capitaine. Tirer sur un navire en arborant un autre pavillon que le sien, c'est de la piraterie, Monsieur !

— Vous avez fait ça ? se récria l'aspirant, en se tournant vers Duguay-Trouin.

— Une simple farce, rétorqua celui-ci avec un sourire canaille. La preuve que certains Anglais manquent cruellement d'humour...

— Nous sommes en guerre, et il y a des règles à respecter ! s'emporta le capitaine. Aussi, quand j'ai vu la *Diligente* dans le port, suis-je allé porter plainte à l'Amirauté. Le temps que la reine juge notre affaire...

Il fit signe aux deux gardes, mais Duguay-Trouin se leva fièrement et précéda ceux-ci d'une démarche hautaine.

— Dommage pour les paris... regretta le matelot.

— Je maintiens ce que j'ai dit, Messieurs ! lança le Français sur le point de sortir. Dans dix jours, j'aurai quitté Plymouth !

Cette phrase déclencha une bordée de hurras. L'aubergiste eut un petit sourire et se remit à prendre les paris.

Le trajet jusqu'à la prison fut bref : celle-ci se trouvait en face de l'auberge ! À mi-chemin, la petite troupe passa près d'un étal de fruits. Reconnaisant le Français, la vendeuse, une jolie rousse aux yeux verts, ne put retenir une exclamation :

— Oh, monsieur René ! Où vous emmène-t-on ?

— En prison, miss Kitty, répondit le corsaire. Hier encore, je n'y passais que les nuits, désormais on m'y trouvera aussi dans la journée !

— Je... viendrai vous voir. Je vous apporterai des fruits...

— Votre sourire suffira ! lui envoya le Français, avec un clin d'œil qui lui fit monter le sang aux joues.

La jeune fille tint parole. Hélas, ni le lendemain, ni les jours suivants, elle ne put approcher le prisonnier, interdit de visites ! C'était Max, son geôlier, un Français vivant à Plymouth, qui transmettait ses « colis ».

— Miss Kitty vous a encore apporté ceci... dit Max en tendant au corsaire une superbe corbeille garnie de pommes et d'oranges.

— Charmante petite, sourit tristement Duguay-Trouin.

Il prit la corbeille qu'il posa par terre, à côté de deux autres colis de Kitty, à peine entamés.

— Allez-y, grimaça-t-il, invitant Max à se servir. Moi, je ne peux rien avaler.

Le geôlier refusa poliment, prétextant un léger mal de ventre. Une fois de plus, il tenta de raisonner son prisonnier : ce dernier devait se nourrir, et ne pas se faire de mouron... on finirait par le relâcher. Mais cela faisait plus d'une semaine que Duguay-Trouin croupissait au fond de cette humide et sombre cellule. Il avait fini par se convaincre qu'il n'en sortirait que pour être pendu !

— Heureusement, je vous ai, mon ami, dit-il à son geôlier. Vous m'accordez un peu de votre temps, malgré l'interdit !

— Je trouve normal de tenir compagnie à un compatriote, répondit le jeune Français. Certes, je suis là, mais il y a surtout miss Ketty ! Elle est encore restée plus d'une heure, aujourd'hui. À me parler de vous, bien entendu ! Il paraît que vous lui avez sauvé la vie ?

— Bah ! Je n'ai fait que corriger un fâcheux qui l'asticotait.

— Depuis l'incident, elle s'est mis en tête de vous épouser...

On sentait une vive déception dans le ton de Max.

— C'est toujours la même chose ! pesta le corsaire.

On s'attache à moi, et je n'ai rien à offrir en retour. Bien sûr, je trouve Ketty charmante, adorable, mais de là à me marier...

Enhardi par cette réponse, Max se lança :

— Écoutez, Monsieur, j'ai un aveu à vous faire. Ces causeries quotidiennes avec Ketty ont fini par nous rapprocher. Je crois qu'elle m'aime bien, et... elle est loin de me laisser indifférent.

— À la bonne heure ! s'exclama le Français. Je ne suis pas jaloux, vous savez. Comment ne pas tomber amoureux d'elle ?

— À qui le dites-vous ! soupira le geôlier. Le problème dans mon cas, c'est... qu'elle en aime un autre : vous !

Duguay-Trouin chassa l'argument d'un geste de la main.

— Billevesées ! Je suis un marin, un corsaire ! Il n'y a pas de place pour une femme dans ma vie ! Dites-le-lui de ma part !

— Je voudrais bien mais... je n'ose pas, soupira Max embarrassé. Par contre, vous pourriez peut-être lui souffler un mot en ma faveur...

Une étincelle s'alluma dans l'œil du corsaire.

« Eh, eh... se dit-il. Voilà peut-être l'occasion de sortir d'ici... Mais... prudence ! »

— Hélas, fit-il, faussement navré, ce que vous me demandez est impossible !

— J'avais cru comprendre que vous ne l'aimiez pas... lâcha le geôlier dépité.

— Là n'est pas la question. Je vous rappelle que je suis interdit de visites !

— Qu'à cela ne tienne ! Je peux sans doute la faire entrer...

De nouveau, le corsaire refusa :

— Ici ? Ça, non ! Je n'ai pas le cœur à parler d'amour enfermé entre quatre murs !

— Je vous comprends, compatit Max. Et si je vous permettais de la voir à l'extérieur ? À l'auberge d'en face, par exemple...

— Oui, bien sûr, dans ces conditions... fit mine d'approuver Duguay-Trouin. Seulement... vous risquez gros en m'ouvrant les portes !

— En fait, j'ai reçu l'ordre de vous priver de visites, mais rien ne m'empêche de vous laisser prendre l'air...

— Aucun ordre écrit ?

— Aucun. La liberté sur parole tient toujours. Mais promettez-moi de ne pas en profiter pour...

— Promis !

— Bon. Au fond, vous ne serez absent qu'une petite heure...

— À peine ! Primo, j'explique à Ketty que je ne suis pas un bon parti. Secundo, je lui vante vos mérites. Tertio, vous n'aurez plus qu'à la rejoindre après votre service. Je veux dire : après mon retour en prison !

— Formidable ! applaudit Max. Seulement, et si Ketty refuse de...

— Faites-moi confiance, je sais me montrer très convaincant ! Reste à lui fixer un rendez-vous...

— Je vais vous chercher de quoi écrire et je lui ferai porter votre mot.

— Bien, bien, approuva Duguay-Trouin. Oui, c'est parfait.

Les deux hommes échangèrent une solide poignée de main. Rayonnant de bonheur, soulagé d'un poids énorme, le geôlier saisit une pomme et la croqua à belles dents, avant de quitter la cellule.

« C'est presque trop beau pour être vrai ! se dit Duguay-Trouin, abasourdi. Non. Il va réfléchir, se méfier, et revenir sur ses pas... » Mais tout se passa mieux que le corsaire n'avait osé l'espérer. Max lui apporta une plume et du papier, et Duguay-Trouin griffonna ce message à Ketty : « Instructions à remettre à mon valet, Le Guérinel, qui loge à l'auberge : *“Va trouver ce Suédois qui voulait bien nous vendre sa chaloupe, l'autre jour, et rejoins-moi derrière l'auberge à trois heures et quart.”* Ketty, je vous attends dans la salle, à trois heures précises. »

Restait un ultime danger : et si Max lisait ce mot ? Mais par respect, ou par pudeur, le geôlier amoureux n'en fit rien ! Quand trois heures sonnèrent au clocher voisin, il revint ouvrir au corsaire. Avec un sourire de reconnaissance, il lui dit : « Allez, filez. Et encore merci ! »

Léger comme l'air, Duguay-Trouin rejoignit l'auberge en trois enjambées. À cette heure, elle était encore déserte. Seule, assise à une table du fond, Ketty l'attendait, le visage ravagé par l'inquiétude.

— As-tu prévenu mon valet ? questionna le corsaire en s'asseyant.

— Oui, monsieur René. Il a dit que tout serait prêt à l'heure dite. Alors, c'est vrai, vous partez ?

— Je pars.

— Et je ne vous reverrai plus ? soupira Ketty.

Duguay-Trouin lui prit tendrement la main et s'éclaircit la gorge. Il était temps d'honorer la promesse faite à Max.

— Voyons, Ketty... commença-t-il. Entre nous c'était un amour impossible, vous le saviez ! Je ne suis qu'un aventurier.

« Quel hypocrite je fais ! » se reprocha le corsaire.

— C'est un gars sérieux qu'il vous faut, ajouta-t-il. Quelqu'un comme Max... Un cœur pur... qui vous aime en plus !

— Max ? s'indigna la jeune fille. Oh, il est très bien, sérieux, tout ce que vous voulez. Seulement, je ne l'aime pas !

— Mais avec le temps, insista Duguay-Trouin, vous apprendrez à l'aimer.

La jeune fille secoua la tête avec détermination :

— Non ! Je veux partir avec vous !

Duguay-Trouin blêmit.

— Quoi ? Impossible, voyons ! Notre chaloupe est trop petite. Et puis, je regrette, une femme n'a rien à faire à bord d'un navire corsaire !

La bouche de Ketty se mit à trembler et elle éclata en gros sanglots sonores. Gêné, Duguay-Trouin la supplia de s'arrêter. Elle pleura de plus belle. Entre deux hoquets étranglés, c'est tout juste si le corsaire entendit l'horloge sonner le quart.

— Pssiiit ! siffla quelqu'un dans la salle.

C'était son valet, Le Guérinel, qui l'appelait par une porte du fond.

— Je... je dois partir ! fit Duguay-Trouin en se levant brusquement.

Il baisa très vite la main de Ketty, puis il quitta la salle, soulagé d'avoir échappé à cet ouragan lacrymal !

Dehors, derrière l'auberge, outre Le Guérinel, l'attendaient le pilote et le chirurgien de la *Diligente*, laissés libres, eux aussi.

— La chaloupe nous attend dans le port... chuchota le pilote.

— Messieurs, fit le corsaire, êtes-vous prêts à relever le défi de Bart et Forbin ? Rejoindre les côtes françaises en moins de quarante-huit heures ?

Après un échange de regards, ses hommes hochèrent la tête, d'un air décidé. Ils allaient se mettre en route quand surgit un nouveau personnage, soufflant comme un bœuf. Déjà, les hommes du corsaire tiraient leur épée, mais ce dernier les retint : c'était le Hollandais, le patron de l'auberge.

— Pari gagné, on dirait ! haleta ce dernier. Bah, c'était facile à deviner : à voir ces messieurs rôder derrière l'auberge ! J'ai juste eu le temps d'aller trouver les autres et d'encaisser les mises ! Tenez, votre part...

Il tendit au Français une jolie liasse de billets, que celui-ci refusa avec un sourire :

— Vous donnerez cela à miss Ketty.

L'aubergiste opina et leur souhaita à tous bonne chance.

— Assez traîné, trancha Duguay-Trouin. En route ! Il fallut peu de temps aux quatre évadés pour rejoindre le port et s'embarquer dans la chaloupe. Bientôt, souquant ferme, ils quittaient la rade de Plymouth sans encombre et mettaient le cap sur la France.

À quelques heures près, ils égalèrent le record de traversée de leurs illustres prédécesseurs !

Longtemps après ces événements, Duguay-Trouin repensait encore à Ketty et à Max. Il s'en voulait un peu de s'être servi d'eux pour s'échapper. Qu'étaient-ils devenus ? Avait-on puni Max pour avoir laissé filer son prisonnier ? S'était-il retrouvé en prison à son tour ? Auquel cas Ketty aurait pu aller le voir... et, qui sait, l'aider à s'évader en séduisant son nouveau geôlier ? Duguay-Trouin ne le sut jamais. Mais il se plaisait à les imaginer tous les deux fuyant le port en barque et commençant une autre vie. « Et pourquoi pas ? rêvait le corsaire. Tout le monde s'évade de Plymouth, non ? Avec un peu de chance... »





V

COMMENT NAÎT UNE LÉGENDE

— Dis-moi, scribouillard, tu n'es pas espagnol au moins ? grogna le vieux barbu. Je hais les Espagnols !

Le journaliste tordit son carnet entre ses mains tremblantes et déglutit.

— Non, Dieu merci, je... je suis français, balbutia-t-il. Guillaume Rendu... Rendu, c'est un nom français, non ?

— Mouais. Ça fait un peu...

Le barbu mima un renvoi puis, se tournant vers les deux enfants assis sagement sur un tabouret, demanda :

— Dites, les gosses, d'où il sort c't'oiseau-là ? Vos parents savent que vous m'amenez un tel olibrius ?

Le garçon et la fillette échangèrent un regard surpris.

— Euh, oui, oui, répondit la petite. M'sieur Rendu est de passage à Port-Navalo(15). Sa calèche a eu un accident devant notre taverne, et...

— Quand Babeth et moi on lui a parlé de vous, ajouta le garçon, il a souhaité vous rencontrer. Histoire d'écrire un article sur votre vie...

— Ça ! renchérit son amie, c'est pas tous les jours qu'on tombe sur un ancien pirate...

— Flibustier(16), mademoiselle ! rectifia le barbu. J'y tiens ! Le flibustier se bat pour son pays. Tout comme le corsaire. Du moins sur le papier... Car on s'arrange toujours pour soutirer des commissions(17) à différentes nations ! Dam ! Une fois versée au gouverneur une part de la cargaison, il ne nous restait plus rien pour vivre. Alors fallait bien se servir !

Le journaliste s'étonna :

— Mais... on ne vous a jamais coincé, et contraint à tout restituer ?

— Le diable m'y aurait forcé que je n'aurais rien rendu ! Hé ! Hé ! Rendu ! Décidément, voilà un nom qui me plaît !

Il éclata d'un rire tonitruant qui fit trembler les murs de sa petite cabane.

— Maintenant que vous connaissez mon nom... renifla le journaliste, vexé, achevons les présentations. Monsieur...

Il eut un sourire en coin, prêt à se gausser du patronyme du barbu.

— On m'appelait Monbars, répondit ce dernier, d'une voix de stentor. Monbars l'Exterminateur ! Tu y vois quelque chose d'amusant ?

— Euh, non, trembla le journaliste. C'est joli, je veux dire... terrible ! Mais, c'est Monbars... tout court ?

— C'est suffisant. Et crois-moi, rien qu'à entendre prononcer ce nom, bien des Espagnols ont tremblé sur leurs jambes, avant de s'écrouler, morts de peur, en me voyant apparaître !

C'était exagéré, mais le journaliste était disposé à le croire : son hôte avait tout de l'ogre... Il ouvrit son petit carnet, d'où pendait une mine de plomb qu'il humecta du bout de la langue, avant de griffonner :

« Une trogne d'assassin... flanquée d'une cicatrice au front, d'épais sourcils noirs se rejoignant en arcade, et terminée par une épaisse barbe grise, jaunie par le tabac. »

Rendu demanda :

— Je parie que tout a commencé par une enfance difficile ?

— Détrompe-toi, fit Monbars en s'asseyant à une table de guingois qui encombrait une partie de la pièce. Mes parents étaient de riches négociants. Une des plus grandes familles du Languedoc. Ils m'ont donné une bonne éducation. J'ai appris le grec, le latin et même... l'équitation ! Mais ce qui m'intéressait avant tout, c'était de voyager et, je ne le cache pas, de mener la vie dure aux Espagnols !

— Pourquoi cette aversion ? s'étonna le journaliste.

Avisant sa boîte à tabac sur la table, Monbars l'ouvrit et entreprit de bourrer sa pipe, tout en racontant :

— Quand j'avais l'âge de ces deux bambins, dix-douze ans, c'était dans les années... 1660, par-là, j'ai lu un livre relatant la conquête des Indes par les Espagnols. Le récit des atrocités commises par ces cruels conquérants me révolta ! Un jour, au collège, on donna une pièce de théâtre où je tenais le rôle d'un Français. Un de mes camarades jouait un Espagnol qui, à un moment donné, débitait une tirade offensante contre la France. Cela me mit hors de moi.

Délaissant pipe et tabac, Monbars se leva et s'approcha du journaliste. Il écumait.

— Je me mis à insulter mon partenaire, cracha-t-il. Lui, à fond dans son rôle d'Espagnol, me répondit : « Sale Français ! Race maudite ! Je vous tuerai tous ! » Là, c'en était trop : je me jetai sur lui et commençai à l'étrangler. Comme ça !

Il saisit le journaliste à la gorge.

— Et à serrer, serrer !

— Iiiiirrk, couina Guillaume Rendu, 'est bon, 'ai compris ! Ah-rêtez !

Monbars le relâcha illico, en s'excusant. Dans son carnet, le journaliste écrivit : « *Une poigne de fer ; dangereux ; se tenir à distance.* »

— Par chance pour lui, conclut Monbars, on nous sépara. Sans quoi je l'aurais refroidi aussi sec !

Il retourna s'asseoir et reprit tranquillement son bourrage de pipe.

— Vous l'aurez compris, je bouillais d'en découdre, dit-il. Je rêvais de m'embarquer ! Par chance, j'avais un oncle corsaire, qui commandait une frégate aux ordres de Louis XIV. Il a proposé à mes parents de m'engager comme mousse. Vu que j'étais devenu invivable ces derniers temps, ils ont dit oui sans hésiter. C'était en 166... euh, j'ai oublié. Mais la France était en pleine guerre contre l'Espagne...

— Le début de la guerre, c'est 1667, intervint la fillette.

Au coup d'œil étonné du journaliste, le garçon répliqua :

— Bah, quoi ? On va à l'école !

— Pour moi, fini l'école ! rebondit Monbars, qui se releva et alluma sa pipe à la flamme d'une lanterne pendue au plafond. J'avais quoi... quinze ans, et je réalisai mon rêve. Certes, la vie de mousse à bord de la frégate était dure et monotone, mais je prenais mon mal en patience. Je savais qu'on finirait bien par croiser une voile espagnole et alors... L'événement se produisit dix jours après notre départ. Autant dire que la vue du drapeau espagnol me mit quasi en transe ! Devant mon état de furie à peine contenue, mon oncle me permit de participer à l'abordage. Ah ! J'étais comme un fauve, vous auriez vu ça ! J'ai traversé le navire ennemi d'un bout à l'autre, en trucidant tous les Espagnols qui se trouvaient sur mon chemin ! Une vraie boucherie !

— Monsieur Monbars, intervint la petite Babeth. Racontez-lui l'épisode avec les boucaniers !

— Oh non, dit le garçon, plutôt l'histoire avec les Indiens...

— C'est la même, Richard... corrigea Babeth en lui faisant les gros yeux.

— Ah, les boucaniers ! rêva Monbars, flottant dans un nuage de fumée. Tenez, les enfants, expliquez donc à notre scribouillard ce qu'est un boucanier !

Rendu s'empourpra de colère.

— Mais vous me prenez vraiment pour un idiot ? Cela fait dix ans que je travaille sur les grands forbans du passé. Vous n'êtes pas le premier que j'approche, vous savez !

Il cita quelques noms : Alexandre Bras-de-fer, Roc, Van Hom, Nau l'Olonois... En fait, il n'en avait pas rencontré un seul ! Il se fondait sur les travaux de son illustre confrère : Alexandre Œxmelin, ancien chirurgien, flibustier, et écrivain à ses heures(18).

— Nau l'Olonois ? répliqua Monbars. Je l'ai très bien connu. Il était stupéfait du nombre d'Espagnols que j'étais capable d'occire en une

seule journée. Et à mains nues ! Nau, lui, préférerait le fusil. Pouah ! Du travail de cochon ! D'ailleurs, il a fini comme un porc : dévoré par des indigènes(19). Et cuisiné à la mode des boucaniers, ha, ha, ha !

— C'est pas très drôle, fit remarquer la fillette.

— Les boucaniers étaient des chasseurs de cochons, se mit à expliquer le journaliste. Et si vous voulez le savoir : le boucan était l'instrument sur lequel ils cuisaient leur viande. Et toc !

Notant que sa pipe était froide, Monbars la jeta sur la table avec dépit. Rendu griffonna dans son carnet : « *Mouché !* »

— Continuez, m'sieur Monbars, invita le garçon.

— Où en étais-je ? fit le barbu. Ah oui : suite à l'abordage dont je vous parlais, les rares survivants nous apprirent qu'une flottille de navires espagnols avait rendez-vous sous peu au large de Saint-Domingue(20). Nous décidâmes de faire escale dans une crique de cette île, afin d'y attendre l'arrivée de nos ennemis. À peine étions-nous à terre qu'une bande de boucaniers, justement, vint à notre rencontre. En guise de bienvenue, ils nous offrirent des cuissots de sanglier rôti. Une viande vermeille, succulente ! Rien que d'y repenser j'en ai l'eau à la bouche...

Monbars attrapa un pichet de rhum posé sur la table. Il s'en envoya une longue rasade.

— Après, m'sieur Monbars, relança le jeune Richard, impatient. Que vous ont dit les boucaniers ?

— J'y viens, moussaillon ! le tança Monbars en essuyant sa barbe humide. Le chef des boucaniers s'excusa : « On aurait voulu vous offrir plus. Hélas, depuis quelque temps, une bande d'Espagnols écume les environs. Ils ont pillé toutes nos réserves de viande ! » Espagnols ? À ce mot, mon sang ne fit qu'un tour. « Je vais m'occuper d'eux ! » promis-je aux boucaniers, fous de joie. J'étais si déterminé que mon oncle me laissa partir, me confiant une poignée d'hommes en renfort. Lui, il restait sur place pour guetter l'arrivée des navires ennemis. Les boucaniers nous menèrent jusqu'à une prairie où se déployaient une cinquantaine d'Espagnols et de nombreux esclaves indiens. Tout à trac, je décidai de foncer sur eux, tête baissée, et de tailler dans le vif...

— Et je suis sûr que vous avez massacré tout ce beau monde... avança le journaliste.

— Pour une fois, tu as vu juste, répliqua Monbars. Je fis encercler la clairière, et à mon ordre nous jaillîmes des fourrés, sabre au clair. Encerclés, tétanisés par la peur, les Espagnols étaient à notre merci. Enfin, je pus donner libre cours à ma fureur ! Et Han ! Han !

Du bras, Monbars mima le geste de tailler en pièces un ennemi invisible. Il se figea tout à coup, le regard fixe, terrible.

— Mais ces chiens d'Espagnols appelèrent du renfort, et leurs

esclaves indiens fondirent sur nous de toute part. Nous essayâmes une véritable averse de flèches – ces diables-là ne rataient jamais leur cible ! –, quand le chef des boucaniers s'adressa soudain à eux, dans leur langue : « Arrêtez ! Nous sommes de votre côté ! Voici Monbars... qui est venu ici pour mettre fin au joug espagnol ! » Aussitôt, les Indiens stoppèrent le combat, se regardèrent, hésitant sur la marche à suivre. Puis, ni une ni deux, ils changèrent de camp et se joignirent à nous ! Ah ! Ah ! Vous auriez vu la tête des Espagnols ! « Pitié ! Pitié ! » qu'ils glapissaient. Et moi : « Pas de quartier, chiens ! Vous mourrez tous ! » Il acheva sa dernière phrase dans un véritable rugissement. Essoufflé, l'ancien flibustier marqua une nouvelle pause. Il se resservit un verre qui suivit le même trajet que le précédent et, après un clappement de lèvres satisfait, il reprit :

— Pas un Espagnol ne survécut ! Je fus acclamé par les boucaniers. Les Indiens me portèrent en triomphe. Tous m'appelaient « Chef » ! Soudain, un coup de canon retentit, provenant de la crique où ancrant notre navire. « Peste ! Je dois y retourner ! dis-je à mes nouveaux amis. Je parie qu'il nous arrive plusieurs navires chargés d'Espagnols, et que mon oncle a besoin de moi. » « Nous venons avec vous ! » lancèrent en chœur mes compagnons. Imaginez ma joie et ma fierté quand j'apparus devant les miens, suivi de ma troupe de boucaniers hilares et d'indiens surexcités ! Heureux de me revoir en vie, et fier de mon action, mon oncle me confia le commandement du navire pris à l'ennemi. Je fis donner des sabres et des mousquets à mes hommes et nous mîmes le cap sur le large. Quatre fiers galions espagnols se profilaient à l'horizon...

— C'est là que ça commence à mal tourner... précisa le garçon.

— Chut, Richard ! fit la fillette. Laisse-le raconter !

Monbars poussa un long soupir accablé et secoua tristement la tête.

— Las, moussaillon, tu n'as pas tort ! Les navires espagnols étaient énormes, chargés chacun d'une centaine d'hommes, armés jusqu'aux dents. Dès le début du combat, ils se fendirent en deux groupes, nous prirent en tenaille et nous abordèrent. Alors s'engagea une lutte inégale, perdue d'avance. Assaillis de toute part par l'ennemi, nous nous battions comme des fauves, mais nos forces s'amenuisaient à chaque minute. Après trois heures d'une résistance acharnée, mon oncle sentit que la fin était proche. Plutôt que de se rendre, il préféra s'enfermer, avec le reste de son équipage, dans la soute aux poudres. Il y mit le feu et se fit sauter ! Dans une explosion magistrale, il entraîna avec lui par le fond les deux navires espagnols qui le ceinturaient ! Ce sacrifice m'insuffla un surplus de courage. Redoublant d'énergie, je ferraillai l'ennemi avec une rage inouïe. Puis, manœuvrant seul nos canons, je parvins à couler un des deux galions restants. Dans l'heure qui suivit, je me rendis maître du dernier navire ! Amère victoire !

J'avais perdu mon oncle, et je n'avais même plus la force de pleurer.

Monbars voulut se resservir un verre, mais découvrant sa bouteille vide, il la jeta dans un coin de la pièce.

— Que faire ? poursuivit-il. Venger mon oncle en premier lieu ! « Il reste encore beaucoup d'Espagnols disséminés dans l'île », m'apprit le chef des boucaniers. « Allons finir le travail ! » décidai-je, acclamé par mes hommes. Mais nous étions, quoi ? Une cinquantaine. Nous attaquer seuls aux colonies espagnoles de Saint-Domingue s'annonçait suicidaire. J'avais besoin de renforts ! Par chance, le récit de mes exploits dans les Antilles, ayant franchi les mers, était parvenu jusqu'en France.

— C'est à ce moment-là qu'on s'est mis à l'appeler « Monbars l'Exterminateur » ! lança la fillette.

— Exact ! s'enorgueillit l'ancien flibustier. En moins de deux ans, plus de deux mille hommes, corsaires, forbans et aventuriers en tout genre, se joignirent à moi. À la tête de cette armée redoutable, à laquelle se rallia l'ensemble des Indiens opprimés, j'entrepris de nettoyer les Antilles de ces chiens d'Espagnols ! Et j'y parvins ! En quelques mois, leur commerce dans les Caraïbes fut ruiné !

— Deux mille hommes ? le coupa le journaliste. La fin du commerce espagnol dans les Caraïbes... Bizarre, j'ai beaucoup lu sur cette période, mais j'ignorais que c'était vous qui...

— Mettrais-tu ma parole en doute, morveux ? ! éructa Monbars.

Affolé, le journaliste fit non, non de la tête et s'excusa. Dans son carnet, il nota : « *Vérifier, quand même !* »

— Après mon coup de force, dit Monbars, les relations entre l'Espagne et ses colonies sont devenues impossibles ! Plus aucun navire n'osait s'aventurer dans les eaux que nous contrôlions ! Et puis, et puis... pour mon malheur, la France et l'Espagne ont signé la paix...

— La paix de Ryswick, énonça fièrement le jeune Richard. En 1697, il y a tout juste six ans...

— Saleté de paix ! gronda Monbars. Fini, la flibuste. Je suis devenu Monbars-tout-court. Autant dire peu de chose. J'ai bien rencontré un ancien corsaire, nommé Sen Rocsèd, avec qui j'ai fait du bois d'ébène(21) au Mozambique et à La Havane. Mais cela n'a duré que quelques mois. Enfin, il y a un an, j'ai échoué ici, en Bretagne, à Port-Navalo. Et je finis en ermite, dans cette cabane minuscule, au bout de la plage...

Un silence pesant suivit la fin du récit de Monbars. Le journaliste consulta alors une petite montre à gousset et rempocha précipitamment son carnet.

— Tout cela fut très instructif ! À présent, je vous quitte. Ma calèche doit être réparée. On m'attend à Lyon...

Il s'avança et tendit la main à l'ancien flibustier... qui ne broncha

pas.

— J’attendais autre chose de ta part... gronda celui-ci.

Le journaliste sursauta.

— Hein... quoi ?

— Les cent louis que tu m’as promis pour mon histoire.

— Ah oui, bien entendu, bafouilla l’autre en fouillant les poches de sa vareuse. Il en sortit une bourse bien garnie qu’il laissa tomber sur la table. Sur ce, il salua l’assemblée et se dirigea vers la sortie.

— Dites, m’sieur Rendu, l’arrêta la fillette. Votre article, il paraîtra quand dans *La Gazette* ?

— Oh, mieux qu’un article, petite ! Je prépare tout un recueil sur les hauts faits de forbans tels que M. Monbars. Ce livre fera date. Tu ne pourras pas le manquer !

Le journaliste salua de nouveau, puis quitta la cabane. Monbars et les enfants se regardèrent un long moment, sans rien dire.

— D’après vous, il y a cru ? demanda le jeune garçon.

— Il a eu l’air de tiquer sur les deux mille hommes, dit son amie. Mais sinon, je crois que c’était crédible...

— C’est une bonne histoire, admit le barbu, qui sortit de sous sa tunique un manuscrit froissé. Ce que je n’ai toujours pas compris, c’est comment vous avez réussi à embobiner ce gogo de Rendu ?

Babeth haussa les épaules et répondit :

— On ne l’a pas fait exprès ! Ce matin, on était en face de l’auberge, à la taverne de l’Indien, où on aide dans la salle, avec Richard. Pendant notre pause, on parlait du personnage qu’on a inventé : Monbars l’Exterminateur !...

— Tu sais que c’est toi qui nous as inspirés ? la coupa Richard. L’inconnu débarqué il y a un an à Port-Navalo, venu d’on ne sait où... On a brodé des tas d’histoires de pirates autour de toi, avant de créer Monbars !

— Dam ! s’exclama le barbu. En voyant des fouineurs comme vous rôder autour de sa cabane, le vrai Monbars n’en aurait fait qu’une bouchée. Il ne serait pas devenu leur ami...

— Ça ! Monbars est tellement terrible, renchérit la fillette, qu’aucune revue, aucun éditeur, n’a jamais voulu publier ses aventures. Pourtant, on en a écrit des versions ! Ce matin, donc, on venait de recevoir notre quinzième lettre de refus, et on se demandait ce qu’il faudrait encore corriger, pour que ça passe... Alors on a tout revu en détail : l’enfance de Monbars, les boucaniers, les Indiens, jusqu’à la description de sa cabane, où il a pris sa « retraite »...

— C’est à ce moment-là, continua Richard, que le type à la calèche, qui buvait un bock au comptoir, s’est retourné vers nous. « J’ai tout entendu ! Il y a un ancien flibustier qui vit ici ? C’est passionnant ! Je me présente : Guillaume Rendu, chroniqueur à *La Gazette de Lyon*. »

— *La Gazette de Lyon* ! fit Babeth sur un ton rêveur. C'est une des revues qui nous a toujours refusé nos histoires... C'était trop beau !

— Surtout qu'il a sorti deux louis d'or de sa bourse, ajouta son ami, en demandant : « Il est où, votre Monbars ? »

— Alors vous vous êtes dit : « Allons voir ce bon vieux Claudio, pour qu'il nous sauve la mise ! »

— Dis donc, la mise c'est toi qui l'empoches, il me semble, fit remarquer le garçon en désignant la bourse.

— Nous, tout ce qui nous intéressait, c'était que Rendu publie notre histoire, expliqua Babeth. Même sous son nom...

— N'empêche, Claudio, tu t'en es bien tiré ! admira Richard. Tu n'avais qu'une nuit pour apprendre la vie de Monbars, chapeau !

— Mouais, il a rajouté des détails de son cru, siffla Babeth. Le trafic d'esclaves, c'était pas dans notre histoire ! Ni ce corsaire Senroc... heu...

— Sen Rocsèd ? fit Claudio avec un clin d'œil. Allez savoir. P'têt' que moi aussi j'ai pas mal bourlingué dans ma jeunesse ! Allez, avouez que votre personnage, je l'ai rendu criant de vérité !

— Rendu ! C'est le mot ! sourit la fillette. Espérons que, sous sa plume, Monbars commence une nouvelle vie...

— Vous voulez mon avis ? se moqua Claudio. Ce blanc-bec n'a pas la carrure d'un écrivain. Dommage pour votre Monbars, les gosses, mais moi je vous dis que son recueil, il n'est pas près de sortir !

Le barbu avait raison pour le recueil, mais se trompait au sujet de la postérité de Monbars. Tout ce que fit Rendu, en effet, ce fut de compiler ses articles sur la vie des forbans de son temps. Cela s'arrêta là !

Un an après sa visite à « Monbars », alors qu'il cherchait un appui dans le monde de l'édition, il parvint à soutirer une entrevue à son idole, Alexandre Œxmelin. Lors d'un dîner. Rendu énuméra en détail le sommaire de son futur ouvrage. Œxmelin ne lui accorda d'abord qu'une oreille distraite. Ces forbans dont lui parlait Rendu, il les évoquait en long et en large dans son propre livre. Mieux : il les avait fréquentés, partageant même leurs aventures ! Sentant ce manque d'intérêt, Rendu tenta d'impressionner son hôte. Il se vanta alors d'avoir rencontré, en Bretagne, le fameux « Monbars l'Exterminateur ». Une vraie brute, un être intraitable, mais que le journaliste était parvenu à apprivoiser, bien entendu ! L'homme en question prétendait avoir trucidé plus d'Espagnols que le non moins cruel Nau l'Olonois, un de ses vieux amis.

À ce nom, Œxmelin dressa les deux oreilles. Il se trouvait qu'il avait jadis navigué aux côtés de « Nau », qu'il appelait par son petit nom.

Nau était un fou sanguinaire, mais les « exploits » de Monbars laissèrent Œxmelin bouche bée.

Très vite, il oublia la visite du fâcheux journaliste, mais la biographie de Monbars continua de lui trotter dans la tête. Quand, à la fin de sa vie, Œxmelin corrigea son recueil de souvenirs, *Les Flibustiers du Nouveau Monde*, il y ajouta un nouveau chapitre consacré au massacreur d'Espagnols. Caprices de la mémoire... on y apprend que c'est l'Olonois qui, le premier, lui parla de Monbars(22).

Grâce à Œxmelin, Monbars devint aussi célèbre qu'un Surcouf ou qu'un Morgan. On le trouve encore dans toutes les anthologies consacrées aux pirates, corsaires et flibustiers. Mais qui se douterait qu'il sort en fait de l'imagination de deux petits Bretons, dont les journaux et les éditeurs de leur époque refusaient d'écouter les histoires ?

Il faut croire que c'est ainsi que naissent les légendes.



VI

LA REVANCHE

D'ISRAËL HANDS

— Que s'est-il passé après, mister Hands ? me demanda le juge Fisher.

— Après quoi ? répondis-je.

— Après que votre chef, Edward Teach, ou plutôt, comment l'appellez-vous, déjà ?...

Ajustant ses bésicles(23), il consulta ses notes et reprit :

— Oui, après que... « Barbe-Noire » eut accosté le sloop(24) du lieutenant Maynard ?

Je haussai les épaules.

— Dam ! Quand un chasseur de primes, payé cent livres sterling pour vous faire la peau, pointe son nez, vous l'invitez pas à boire le coup ! Quoique ! Barbe-Noire lui a expédié un cocktail de sa composition : des bouteilles remplies de poudre et de chevrotine. On y met le feu et boum !

— On raconte que votre chef adorait débouler sur le pont ennemi en jaillissant d'un nuage de fumée...

— « J'ai l'air de sortir de l'enfer », qu'il plaisantait. Il est vrai qu'on aurait dit un diable, avec sa barbe immense, nouée en tresses, qui voletait autour de sa tête. Des fois, quand il manquait de grenades, il s'allumait deux mèches fixées aux oreilles et sautait sur le pont ennemi. Terreur garantie !

— Seulement, cette fois-ci, quand il a sauté sur le pont ennemi, il n'y avait personne, n'est-ce pas ?

— Exact. Les hommes de Maynard s'étaient planqués dans la cale. Ils ont surgi d'un seul coup. Surprise garantie !

— Ainsi, vous avez pris part au combat ? s'étonna le juge. Certains de vos compagnons ont prétendu que vous étiez à terre ?

— C'est des menteurs, assénai-je. J'étais à bord et je me suis battu comme les autres.

Le juge considéra ma jambe invalide avec perplexité.

— J'ai beau avoir une patte folle, me défendis-je, je ne crains pas le roulis. (Je brandis ma béquille et ajoutai :) Et il ne m'en faut pas plus pour fracasser un crâne au passage !

— Ça, je n'en doute pas, siffla Fisher, en consultant ses notes. En mer, on dit que vous étiez un pilote émérite. Fort apprécié lors des abordages difficiles. Et à terre : un fin coupeur de bourses. On vous dit aussi vif d'esprit, malin, roublard ! Mais à nos yeux, vous êtes surtout l'un des complices du plus redoutable pirate qui ait écumé les mers d'Amérique ! À ce titre, votre expérience nous intéresse au plus haut point...

— Mon expérience ? Vous voulez quoi ? Que je vous raconte ma vie ? De toute façon, vous allez me pendre. Alors... qu'on en finisse !

C'est vrai, quoi. Cela faisait dix jours que la tête de Barbe-Noire se balançait en haut d'un mât, dans le port de Bath Town(25). Dix jours que nous autres, les quinze rescapés du *Queen's Anne Revenge*(26), on attendait notre tour. D'ordinaire, des pirates comme nous, ça ne traînait pas : on les pendait le jour même de leur capture. Alors ? Pourquoi tant de mansuétude ?

— Ne faites pas l'idiot, Hands, me lança le juge. Nous souhaitons seulement éclaircir certains points. Montrez-vous coopératif, et vous adoucirez votre peine.

Jetant un œil dans la salle, je vis Maynard approuver du chef. Je me souvins que, lors de ma capture, ce chacal m'avait promis qu'il parlerait pour moi : « Je dirai que tu as fait preuve de bonne volonté. Que tu t'es rendu sans combattre. » Mais il avait ajouté : « À condition... que tu tiennes ta langue. Tu vois ce que je veux dire ? »

Oh, je voyais très bien. Maynard tenait à ce que je donne sa version des faits. Est-ce qu'il « parlerait pour moi », ensuite ? Rien n'était moins sûr ! Mais qu'est-ce que j'avais à perdre, après tout ?

« À part ma tête, pas grand-chose » conclus-je, désabusé.

— Où en étions-nous ? reprit le juge. Ah oui : donc Barbe-Noire et le lieutenant Maynard se sont retrouvés face à face...

— Yep ! Et ils ont commencé à se battre au sabre, enchaînai-je.

Mimant le combat, je me mis à faire des moulinets avec ma béquille.

— Chtank ! Chtonk ! D'abord, le chef a essuyé une dizaine de coups de sabre, sans broncher. Imaginez un peu la bête : deux mètres, plus de cent kilos, un géant, une montagne de muscles ! Mais face à lui, Maynard ne démérait pas : lui aussi était un vrai colosse.

Dans le public, je vis plusieurs femmes jeter au beau lieutenant des œillades admiratives. Ce début de « plaidoyer » parut plaire à l'intéressé. Je poursuivis dans la même veine :

— Soudain, Barbe-Noire a brisé en deux le sabre de son adversaire ! Qu'à cela ne tienne : Maynard a continué à se battre au couteau. Il ne

reculait pas d'un pouce et rendait coup pour coup. Le chef était criblé d'estafilades. Ses bras, son visage ruisselaient de sang. Il titubait, mais il restait debout, alternant coups de poing et coups de couteau. Quand une de ses mains énormes a touché Maynard à la tempe, le lieutenant a trébuché et il est tombé à la renverse.

Suspendu à ses lèvres, le public ne put réprimer un grand « Ooh ! ». Le juge intervint :

— Robert Maynard raconte qu'il vous a vu alors vous approcher de Barbe-Noire. Vous teniez un couteau. Est-ce exact ?

Je fis « oui » de la tête.

— Le patron allait porter le coup de grâce, alors j'ai sorti une lame. Bien décidé à... aider le lieutenant Maynard !

— Tiens donc ! Une dette à régler avec votre chef ?

— Oh, la plupart des gars à bord en avaient assez de ce fou et rêvaient de s'en débarrasser ! C'était l'occasion idéale. Un peu plus, et je lui plantais ma lame entre les omoplates. Mais le lieutenant a été plus rapide : il a sorti un pistolet et il l'a abattu. Net. Fini Barbe-Noire !

Une rumeur enthousiaste parcourut la salle. Ravi de ma réponse, Maynard se redressa, tout fier. C'était la version qu'il voulait entendre. Il faut dire que la vérité était moins reluisante : en fait, quand Barbe-Noire a vu que je m'approchais avec mon couteau, il s'est retourné, prêt à me faire la peau. Et Maynard en a profité pour l'abattre d'une balle dans le dos ! Pour un officier de la marine britannique, ce n'est pas le genre d'exploit dont on a envie de se vanter !

Le juge, lui, fronçait les sourcils.

— Ainsi donc, vous vouliez tuer Barbe-Noire ? articula-t-il, incrédule. On raconte pourtant que vous étiez assez liés...

— Liés, c'est beaucoup dire. Il m'appréciait. Il disait que j'étais son meilleur pilote. Des fois, il m'invitait à siffler un verre. Enfin, ça c'était avant qu'il ne me vide son pistolet dans les pattes.

— Racontez-nous ça.

— Il buvait comme un trou. Ça lui montait à la tête. Il lui arrivait de ne plus se souvenir de son nom. Il était redoutable, imprévisible ! On avait la frousse en permanence. Ce soir-là, on était quatre avec lui, dans sa cabine. On avait descendu plusieurs pintes de rhum pour fêter la prise d'un caboteur rempli de soieries de Chine. Le chef commençait à s'échauffer. Nous autres, on se forçait à rire à ses plaisanteries, mais on n'en menait pas large. Soudain, il s'est arrêté de rire. Il nous fixait avec un drôle d'air. D'un coup, il a soufflé la lanterne et on s'est retrouvés dans le noir complet.

Je sentais la salle pendue à mes lèvres, ça me plaisait assez.

— « Eh, patron, qu'est-ce qui se passe ? » j'ai demandé. C'est là que le premier coup de feu a éclaté.

— Qui a tiré ? demanda le juge.

— Barbe-Noire, pardi ! Il nous canardait dans le noir. Au hasard. Il a éclaté de rire et il a rechargé son arme. Pan ! Nouveau coup de feu. Nouveau rire de dément. Il a rechargé une seconde fois. Blam ! Là, j'ai senti une douleur atroce me déchirer la jambe. Je me suis mis à gueuler comme un porc qu'on égorge. Barbe-Noire a rallumé. Il ne riait plus. Il avait un regard halluciné, des yeux de dément ! « Patron, j'ai couiné, vous m'avez salement amoché ! » Alors lui, tout miel : « Faut bien que je tue quelqu'un de temps en temps, petit. Sinon l'équipage va oublier qui je suis ! »

— Charmant personnage, dit le juge. Je comprends que vous ayez eu une dent contre lui.

— Une dent ? J'avais toute une mâchoire, oui !

Dans la salle, quelques rires s'élevèrent. Le juge lui-même esquissa un petit sourire. Je poursuivis :

— C'était un vrai cinglé, je vous dis. Tenez, une autre fois, ivre mort, il s'est claquemuré dans la cale avec cinq ou six gars. Il a fermé les écouteilles et il a mis le feu à plusieurs pots de soufre, en déclarant qu'il voulait voir qui résisterait le plus longtemps. Les copains, à moitié asphyxiés, ont fini par demander grâce. Enfin, il a rouvert et, une fois à l'air libre, il nous a lancé, triomphant : « Je sais qu'il y en a parmi vous qui veulent me voler mon magot et me tuer. Mais on ne tue pas le diable, pigé ? »

— Et pourtant, vous avez tout de même essayé, mister Hands...

— Oh, pas sûr que j'aurais pu ! C'était une vraie force de la nature, je vous le répète. Et sans le lieutenant Maynard, je crois que...

— Oui, oui, me coupa le juge, agacé par mon insistance, nous savons tout cela. Vous parliez d'un magot..., ce qui nous intrigue, c'est qu'à bord du *Queen's Anne Revenge* on n'ait trouvé aucun objet de valeur...

« Nous y voilà », me dis-je.

— Des années de pillage, des dizaines de navires arraisonnés... J'ai sous les yeux la liste des cargaisons volées : ça représente une vraie fortune ! Il doit bien exister une crique, quelque part, où sont entreposées toutes ces prises ?

— Pas à ma connaissance.

— Pourtant, vous n'ignorez pas ce qu'on raconte sur les quinze épouses de Barbe-Noire ? Une fois qu'il avait fini de s'amuser avec la dernière en date, il la faisait murer vivante, dans une pièce où il entassait ses butins...

Là, je ne pus m'empêcher de m'esclaffer.

— Sans vouloir vous manquer de respect, je crois que vous confondez avec Barbe-Bleue, votre honneur !

Aux rires qui s'élevèrent dans la salle, je vis qu'on appréciait ma

plaisanterie.

— Tout de même, s'emporta le juge, en brandissant un procès-verbal. Il a affirmé, à sa dernière épouse : « Mon magot, seuls le diable et moi savons où il est caché. Et le diable aura le tout. » « Ah, les rats ! pensai-je. Voilà la raison de tous ces bavardages : la soif de l'or ! Au fond, ils ne sont pas meilleurs que nous ! »

— La vérité, c'est que son argent il le buvait dans les tavernes, leur assénai-je. Comme nous tous. Faut pas chercher plus loin.

Le juge n'avait pas l'air convaincu.

— Nous avons fouillé sa cabine, reprit-il, et même son cadavre : rien. À part ses trois fameux pistolets qu'il portait en bandoulière, et un pendentif, arraché lors du combat : une dent de tigre.

— Ça, c'est la dent que j'avais contre lui, plaisantai-je.

Nouveaux éclats de rire dans la salle.

— Silence ! ordonna le juge. Pour la dernière fois, Hands : vous affirmez ne rien savoir du prétendu « magot » de Barbe-Noire ?

Je lui fis signe que non, d'un air attristé.

— Bon, bon, bougonna-t-il. Alors nous en avons fini avec vous. À présent, la cour va se retirer pour délibérer.

On m'emmena, clopin-clopant, rejoindre mes quinze compagnons d'infortune sur le banc des accusés. La cour ne nous fit pas attendre longtemps.

Fisher revint dix minutes plus tard et, chaussant ses bésicles, il nous lut la sentence suivante :

— En ce trentième jour de novembre de l'an de grâce 1718, vous, les seize hommes de main du pirate Barbe-Noire, vous êtes condamnés, au nom de notre souverain George, roi de Grande-Bretagne... à la pendaison !

Dans la salle, Maynard eut un geste faussement navré. Je me doutais bien que cette fripouille ne lèverait pas le petit doigt. On nous ramena à notre cellule. J'avais beau m'y attendre un peu, l'idée de me balancer au bout d'une corde me hantait... y a des pensées plus agréables !

Coup de théâtre : la veille de l'exécution arriva d'Angleterre une proclamation du roi George. Il accordait la grâce aux hommes de Barbe-Noire qui s'étaient rendus sans résister⁽²⁷⁾...

C'était mon cas. Une heure plus tard, j'étais libre !

Encore ébahi par ce qui m'arrivait, je laissai ma patte folle m'entraîner jusqu'au port. Accrochée au mât du sloop de Maynard, la tête de Barbe-Noire se balançait toujours au gré du vent. Enfin, ce qu'il en restait : une vague touffe de poils, sur le dessus. Quant à son visage, les mouettes du port en avaient fait leur festin : ce n'était plus qu'une bouillie sanglante.

Je m'assis sur le quai. Et c'est là, face à la mer, que Maynard me

trouva...

— Alors, Hands, me lança le fier lieutenant, tu t'en es bien sorti, finalement...

— Pas grâce à vous, en tout cas.

— Bah, je pouvais pas faire grand-chose. Allez, je vais te prouver que je suis pas un mauvais bougre.

Il me tendit une bourse bien garnie, que je soupesai, ahuri.

— Je parie que tu rêves de t'embarquer. Voilà de quoi réaliser ton rêve : une broutille, prélevée sur ma prime.

— Hum, et comme ça j'emporte notre petit secret loin d'ici, pas vrai ?

— Tu as tout compris !

Serrant la bourse dans mon poing, j'opinaï d'un air entendu. Sans un mot de plus, le lieutenant s'éloigna.

L'ironie de la situation me fit sourire : grâce à Maynard, j'allais pouvoir me payer un voyage en Caroline du Sud, jusqu'à la baie de Beaufort. Et de là, rejoindre une petite crique à l'abri des curieux. C'est à cet endroit que Barbe-Noire entreposait le fruit de ses cinq dernières années de pillages... Dix caisses remplies d'or, de bijoux et de pierres précieuses(28) !

Au fond, je n'avais pas menti au juge : Barbe-Noire buvait tellement qu'il en perdait la tête. De peur d'oublier l'endroit où dormait son magot, il gardait toujours un plan sur lui, caché dans sa dent de tigre. La dent que j'avais contre lui ! Je l'avais surpris une fois, ivre mort, en train de vérifier si son précieux parchemin était toujours en place.

Et tandis qu'il se battait contre Maynard, j'ai vu soudain son pendentif s'agiter au gré des coups portés. Une idée folle m'a alors traversé l'esprit : profiter de leur lutte acharnée pour arracher au tigre sa dent creuse, et filer à l'anglaise... C'était risqué, mais comme vous le savez, je suis un coupeur de bourse émérite ! Le hic, c'est que le père Barbe-Noire m'a senti venir, et qu'il s'est retourné vers moi. Tant pis pour la dent, je n'avais plus qu'une envie : le tuer. D'ailleurs, je ne pensais qu'à ça depuis que cette ordure m'avait estropié. Mais j'étais sûr d'une chose : cette fois-ci, il allait m'occire pour le compte ! Et... coup de chance : le petit lieutenant l'a abattu. Annonçant du même coup la fin des combats. Dans la confusion générale, j'en ai profité pour dérober la carte au trésor et j'ai laissé le « chicot » sur le cadavre. Ensuite, le manche creux de ma béquille m'a offert une cachette idéale pour le parchemin...

« Seuls le diable et moi savons où est mon magot, disait Barbe-Noire. Et le diable aura le tout. » Hé, hé ! Vingt ans après ces événements, le diable est plus boiteux que jamais. Il s'est retiré dans le sud de la France. Il a appris à lire et à écrire. Et il se pourrait bien qu'il rajoute quelques lignes à ces débuts de souvenirs. Oh, il se doute

bien qu'il ne passera pas à la postérité... mais si vous saviez quel malin plaisir il prend à signer son nom : Israël Hands !





VII

MA MÈRE S'APPELAIT

ANNE BONNY

La maison se trouvait sur les hauteurs de Charles Town(29), à deux pas de la mer. Le jeune homme stoppa la calèche à l'entrée d'un jardinet envahi de fleurs. Il sauta du véhicule, puis aida sa passagère à descendre. Mary Bonny, une jolie jeune femme d'à peine vingt ans, fixait la maison d'un regard attendri.

— Elle est telle que dans mon souvenir, dit-elle, songeuse.

— Un peu vieillotte... tempéra son compagnon. Mais comme elle ne nous a rien coûté, on aurait tort de se plaindre !

Il sortit un jeu de clés, confié la veille par le notaire, et alla ouvrir. Sitôt entrée, Mary retrouva une odeur bien connue de fleurs séchées. Elle reconnut les mêmes tableaux accrochés aux murs, jusqu'aux vieux rideaux rouges de la cuisine. « Rien n'a changé ici », pensa-t-elle, attendrie.

En pénétrant dans le salon, elle se revit, petite fille, en train de jouer à la poupée sur le tapis persan ou de courser Mister Bishop, le gros chat de la maison. Sans prévenir, une vague de tristesse la submergea, et Mary éclata en sanglots. Chris l'accueillit gauchement dans ses bras.

— Allons, voyons, la consola-t-il. Ce sont des choses qui arrivent. Moi aussi j'ai perdu ma mère très tôt...

— Oh, ce n'est pas ma mère que je pleure, répliqua Mary, froidement. C'était le paradis ici. Et on m'en a arrachée de force.

Mary Bonny n'avait jamais compris pourquoi sa mère l'avait placée, dès ses huit ans, dans une triste pension de Londres. Les premiers mois, la fillette lui avait écrit chaque jour, ne recevant qu'une seule réponse. En peu de mots, Anne Bonny lui disait : « *Sois forte. Cette séparation est nécessaire. Tu comprendras plus tard que je ne suis pas un bon exemple pour toi.* » Qu'avait donc voulu dire sa mère ? Avait-elle commis quelque infamie dans sa jeunesse ? Et laquelle ? Autant de questions qui continuaient de hanter Mary, dix ans après.

À l'issue de ses études, la jeune fille avait trouvé une place de secrétaire chez Donnell & Associés, un grand cabinet d'avocats londonien. C'est là qu'elle avait rencontré Christopher Trebmäl, un jeune avoué promis à un bel avenir. Le couple venait de décider de se marier, quand Mary avait reçu le faire-part annonçant la mort de sa mère. Anne Bonny lui laissait peu d'argent. En revanche, elle lui léguait la maison de son enfance. Pour des fiancés qui rêvent de s'installer, cela tombait à pic !

— Tu sais que c'est idiot de pleurer, je te l'ai dit cent fois ! lui reprocha son compagnon, en lui tendant un mouchoir.

Mary hocha la tête, puis se moucha bruyamment.

— J'ignore tout de ma mère, renifla-t-elle. Elle ne m'a jamais rien dit sur elle. Je ne sais même pas qui était mon père !

— Écoute, tu devrais te reposer un peu. Pendant ce temps, je vais faire le tour des lieux, d'accord ?

Mary opina sans répondre et Chris entama son inspection par la cave. Tandis qu'elle l'entendait râler, à la recherche d'une lanterne, la jeune fille alla jeter un œil à la bibliothèque du salon. Devant ses yeux défilait une litanie de titres, évoquant tous la mer et l'aventure : *Le Trésor du pirate*, *Les Frères de la côte*, *L'île maudite*... Autant d'ouvrages que Mary avait dévorés dans sa jeunesse. Un mince volume à la tranche noire attira son attention. Elle le prit, le feuilleta. Ses pages froissées, jaunies par le temps, étaient couvertes d'une petite écriture serrée. Mary l'identifia sur-le-champ : « Mais... c'est l'écriture de ma mère ! » constata-t-elle, en se souvenant de l'unique lettre qu'elle avait reçue d'Anne Bonny... Elle ouvrit le carnet à la première page et lut :

10 octobre 1715

Charles Town... J'en ai assez de cette ville sordide ! Assez de mon père autoritaire, et de ces petits malfrats que je fréquente. Assez de devoir « faire mes preuves » en faisant les poches des marins ivres, à la sortie des tavernes. Je mérite mieux que cette vie médiocre. Je veux mettre les voiles !

« Elle tenait un journal ! » réalisa Mary, stupéfaite... Le cœur battant, elle poursuivit sa lecture :

20 octobre 1715

Hier, dans un bar du port, j'ai rencontré le capitaine Homigold, un corsaire(30) qui s'est fait pirate par goût du risque. Tandis qu'il me parlait de sa vie trépidante, je croyais entendre le cri de la vigie : « Voile à bâbord ! » Et la voix du capitaine, lâchant ces mots magiques : « À l'abordage ! » Homigold a bien vu que son récit m'avait captivée. Aussi

m'a-t-il dit : « Si tu veux, je te trouve un navire pour embarquer. Mais... préviens Bonny, c'est quand même ton mari ! » Ce que j'ai fait : mon cher James est d'accord. Et il part avec moi. Quel bonheur ! Demain je quitte tout. En route pour l'aventure !

« Incroyable ! se dit Mary. 1716... Elle n'avait que... seize ans ! Et déjà mariée ! Mais, ce James Bonny... ce serait donc lui... mon père ? »

Mary n'était pas au bout de ses surprises... Dans les pages suivantes, elle apprit que le navire sur lequel sa mère avait embarqué n'était autre qu'un navire pirate ! Anne Bonny évoquait ensuite son premier abordage : l'odeur entêtante de la poudre à canon, et celle du sang, qui vous colle à la peau durant des semaines. *« Oui, j'ai tué des hommes... notait-elle. Oh, je ne m'en vante pas, mais dans mon métier, si on ne tue pas, on est tué. Et moi je tiens à la vie. »*

— Une pirate ! s'exclama Mary, abasourdie. Ma mère était une pirate !

— Comment ? fit la voix de son fiancé depuis la cave.

— Euh, non, rien mon ami. C'est juste, une... euh... quinte de toux...

Mary s'en voulut de lui mentir. Mais pour l'instant elle n'avait pas envie de partager sa découverte. C'était trop... intime, trop bizarre, trop... excitant !

Comme ivre, elle reprit sa lecture.

10 mai 1716

À présent, j'en suis convaincue, le paradis existe, et il a pour nom New Providence. Cette île est la capitale des pirates et des contrebandiers. On y rencontre des personnages inouïs, dont l'un des plus pittoresques est sans conteste Edward Teach. Un Hercule à l'immense barbe noire, muni de quatre pistolets en bandoulière, qui ne le quittent pas. Mais ce qui frappe le plus chez ce pirate, c'est sa puanteur. Il empest un mélange de rhum, de sueur et de poisson pourri. Bien entendu, il me fait la cour. Mais... je le tiens à distance. Je crois que ça l'impressionne. Il n'a pas l'habitude qu'on lui résiste. Il faut dire qu'il s'est forgé une légende d'ogre sans pitié : tyrannique envers ses hommes, cruel avec ses maîtresses. Moi, je le trouve assez touchant. Il aimerait que je m'embarque avec lui, mais j'ai d'autres projets. Et ceux-ci ont pour nom : Jack Rackham. Alias Calico Jack... On le surnomme ainsi en raison de ses vêtements bariolés : un vrai patchwork de couleurs criardes, façon Arlequin ! Lui aussi traîne une réputation de pirate sanguinaire et il paraît qu'on ne s'ennuie pas à ses côtés. « Si tu me

suis, tu auras des bijoux, de l'or à foison. La grande vie ! » m'a-t-il promis. J'ai envie de le croire.

Mary était ébahie par le nombre d'hommes qui gravitaient autour de sa mère... « Et que devient James Bonny dans tout cela ? » se demanda-t-elle. Elle ne tarda pas à avoir la réponse.

1^{er} juin 1716

Aujourd'hui, je quitte New Providence... et James par la même occasion ! Depuis notre départ de Charles Town, il n'est plus le même. Il ne m'amuse plus. Je dirais même qu'il m'ennuie. Ainsi va la vie. J'ai fait aussi mes adieux à Ned Teach, que mon départ a eu l'air de chagriner. Pour le consoler, je lui ai offert un cadeau : une dent de tigre en pendentif dans laquelle on peut conserver... un souvenir. « J'y glisserai une mèche de tes cheveux, mon trésor... », m'a-t-il affirmé. Je trouve ça... charmant !

— Que lis-tu ? demanda Christopher.

Mary sursauta. Elle était tellement absorbée par sa lecture qu'elle en avait perdu la notion du temps et de l'espace.

— Je... heu, rien, bredouilla-t-elle gauchement. Ma mère tenait un... cahier de comptes. C'est très instructif...

— Ah oui ? fit son fiancé. Bon, bilan de la cave : un vrai capharnaüm ! Il faudra des semaines pour tout ranger. Je vais voir ce qu'il en est du grenier...

Et il se dirigea vers un étroit escalier en colimaçon.

De nouveau, Mary se reprocha son mensonge. Mais plus elle parcourait ce journal, plus elle avait l'impression de se rapprocher de sa mère. De rattraper le temps perdu. Ce voyage dans le passé, elle devait le faire seule... Espérant ne plus être interrompue, elle replongea dans sa lecture.

13 novembre 1718

Si je reprends ce journal, que j'ai longtemps délaissé, c'est pour noter une triste nouvelle : Ned Teach a été tué au large de cap Fear. Par un larbin du roi d'Angleterre, du nom de Maynard. À présent, la mer grouille de soldats bien décidés à mettre fin à la piraterie. À quand notre tour ?

10 février 1719

Depuis deux mois, nous opérons dans les Caraïbes.

Hier, repérant un convoi de dix bricks(31), j'ai suggéré d'attaquer de nuit.

Comme Jack est saoul dès la tombée du jour, j'ai pris les rênes de l'opération... En un rien de temps, deux de ces bricks sont devenus nôtres. Certes, on a dû jeter à la mer les marins qui refusaient de se joindre à nous. Mais c'est bien volontiers que les autres sont venus grossir l'équipage. Voilà comment on renforce ses troupes ! Ah, je dois dire que parmi nos nouvelles recrues, j'ai repéré une perle rare... Un jeune pilote étonnant, qui aujourd'hui a fait ses preuves face à une barrière de corail. Il est capable de manœuvrer un navire au millimètre ! Il a un visage fin, de grands yeux noirs. Il se nomme Mark Read.

2 mars 1719

Ce Read m'intrigue en diable. Robuste, bagarreur, il y a chez lui quelque chose de tendre et de mélancolique. Avec moi, il est chaleureux, enjoué, mais le plus souvent il reste à l'écart de l'équipage. Hier, je l'ai même surpris en train de contempler les étoiles...

15 mars 1719

Incroyable découverte ! Je dois avouer que je commençais à tomber amoureuse de Mark Read. Je me sens tellement seule... Calico Jack me fatigue. Il boit comme un trou, et devient stupide à force de fumer son fichu opium... Bref, ce soir, j'étais sur le point d'embrasser Read, quand je l'ai vu pâlir. D'un coup, il a repoussé son bonnet en arrière, découvrant une longue chevelure noire... Une femme ! Je me suis sentie aussi gênée qu'amusée. « Depuis toute petite, on m'habille en garçon. », m'a-t-elle confié avant d'évoquer son incroyable passé. Pour suivre l'homme qu'elle aimait, elle avait pris l'uniforme de fantassin et avait guerroyé à ses côtés en Flandres et en Hollande. Puis, la paix revenue, elle l'avait épousé. Hélas, un an après, elle était veuve ! « Alors, histoire de noyer mon chagrin, j'ai repris mes habits d'homme, et je suis devenue marin... Ah, au fait... » Elle m'a tendu la main. « Je m'appelle bien Read, mais mon prénom... c'est Mary ! » J'ai serré sa main, et nous avons éclaté de rire.

25 mars 1719

J'ai promis à Mary de ne pas trahir son secret.

Très vite, nous sommes devenues inséparables. Mais nos rendez-vous nocturnes sur le pont ont fini par intriguer Calico Jack. Cet idiot est jaloux ! Ce soir, fin saoul, comme à son habitude, il s'est interposé entre nous. Et il s'en est fallu de peu que, croyant régler son compte à Mark, il ne poignarde Mary... Nous avons dû le mettre dans la confidence. « Deux femmes à bord ! a-t-il pesté en regagnant sa couchette. Si ça ne nous attire pas la poisse ! »

11 mai 1719

Décidément, la vie d'une femme à bord d'un navire est bien compliquée ! C'est au tour de Mary de tomber amoureuse... Mais d'un vrai marin, cette fois-ci. Un charpentier, enrôlé de fraîche date, qui répond au nom de Tom Deason. N'y tenant plus, Mary lui a dévoilé son identité. Du coup, elle me délaisse un peu. Là où le bât blesse, c'est que les autres marins voient d'un sale œil leurs tête-à-tête au clair de lune. Ils croient que Tom et « Mark » ont une relation contre nature, et insultes et quolibets vont bon train. J'ai peur que ça tourne mal...

15 mai 1719

Ce que je craignais s'est produit dans la soirée ! Will Janner, un jeune matelot hargneux, a insulté Tom Deason en public, et l'a provoqué en duel. Mary est venue me trouver, catastrophée : « Janner est un redoutable escrimeur. Tom ne fait pas le poids. Il va se faire tuer ! » Que faire ? En parler à Calico Jack ? Et révéler à tous que Mary est une femme ? « Non ! a tranché celle-ci. Janner trouvera d'autres prétextes pour nous pourrir la vie... Je dois intervenir ! »

16 mai 1719

Le duel a été fixé à midi. À onze heures, Mary est allée trouver Will Janner et l'a insulté, le forçant à se battre contre elle en premier. Calico Jack a fait amener un tonneau sur lequel il a posé deux pistolets à silex et un sac de poudre. Alerté par d'autres pirates, Tom Deason a accouru, affolé. Mais il n'a pu qu'assister au duel, impuissant et tremblant de peur. Devant l'équipage rassemblé, Jack a crié : « Les règles sont simples. La victoire à celui qui sera le plus rapide à charger et à tirer ! Allez ! » Vive comme l'éclair, et sans quitter des yeux son adversaire, Mary a saisi un pistolet, l'a chargé, amorcé, puis l'a levé en visant la poitrine de Janner. Ce dernier, destabilisé par le regard froid de son adversaire, s'est emmêlé les pinceaux, il a reculé en battant des mains et en demandant grâce. Sans hésiter, Mary a tiré. La moitié du visage emporté, Janner s'est s'écroulé. À mes côtés, j'ai vu Tom Deason tourner de l'œil et s'effondrer à son tour, comme une poupée de chiffon. Je suis sûre que Mary et lui formeront un beau couple !

22 novembre 1720

Cela devait arriver un jour : nous sommes pris ! Et tout cela par la faute de cette loque de Calico Jack ! Nous venions de nous emparer d'un caboteur, aux cales chargées de rhum, quand Jack a décrété que nous ferions une halte. Une fois ancrés au large de Negril Point, sur les côtes de

la Jamaïque, il a donné le signal d'une beuverie générale. C'est alors qu'un sloop(32), alerté par les rescapés du caboteur, nous est tombé dessus. Affalé dans la cale, l'équipage était trop saoul pour se défendre. Seule Mary et moi avons résisté. Mais ployant sous le nombre, nous avons dû déposer les armes. On nous a conduits à Port-Royal pour être jugés. Il reste très peu de pages à ce carnet. Autant, sans doute, qu'il me reste de jours.

29 novembre 1720

« Si tu t'étais battu comme un homme, tu n'aurais pas à mourir comme un chien ! » C'est la dernière phrase que j'ai dite à Calico Jack, quand on nous a arrêtés. Cet ivrogne est mort ce matin. Après un bref procès, il a été pendu, ainsi que tous ses hommes. Je n'ai ni regret ni tristesse. La plupart des pirates finissent ainsi. Dans quelques heures, Mary et moi passerons devant nos juges. Il y a peut-être une chose qui peut encore nous sauver la vie. Si ce journal a une suite, c'est que cela aura marché. Sinon...

30 novembre 1720 – Suite... et fin ?

Dates à l'appui, le juge a exposé les actes de piraterie qu'on nous reprochait, avant de lancer : « Qu'avez-vous à déclarer pour votre défense ? » Mary et moi avons échangé un regard. C'était le moment d'avouer ce que nous avions caché à Jack et à Tom, depuis déjà plusieurs mois... « Milord, nous sommes enceintes ! ai-je déclaré. Et... je crois qu'au nom de la morale chrétienne, vous ne pouvez pas nous faire pendre dans cet état... » S'est ensuivie une belle pagaille. « En effet. Mais après la naissance de vos rejetons... a ajouté le juge avec un air mauvais, vous serez pendues. »

24 décembre 1720

Au moins, ma pauvre Mary a échappé à la potence... Mal nourrie, mal soignée dans son cachot humide, elle a attrapé une vilaine infection. Au petit jour, alors qu'elle était sur le point d'accoucher, une fièvre violente l'a emportée. Elle et son enfant... À présent, je suis vraiment seule au monde.

25 décembre 1720

Enfin, j'ai accouché... d'une fille ! Je n'ai eu aucun mal à lui trouver un prénom : Mary ! On me dit qu'elle sera placée chez des gens bien. Tant mieux. Ils lui donneront une bonne éducation. Chose dont j'aurais été incapable !

29 janvier 1721

Incroyable ! Une lettre de mon père vient de me sauver la vie(33). En termes simples et touchants, il implorait mon pardon... « Certes, Mary a ôté la vie à bien des êtres, écrivait-il. Mais en la donnant à son tour, elle prouve qu'il est possible de changer... » Cela m'a profondément émue. Tout comme l'a été le juge, puisque, aussi étrange que cela puisse paraître, il a décidé de se montrer clément ! Il m'a dit : « Promettez-moi de ne plus jamais prendre les armes et de quitter ces îles à jamais ! » J'ai promis.

29 janvier 1721

Libre ! J'écris ces lignes dans l'auberge du port. Demain, adieu la Jamaïque, je retourne en Angleterre ! Peut-être à Charles Town, si mon père veut bien de moi... Mary dort dans son berceau. Elle paraît si fragile. J'aimerais tellement qu'elle ait une vie différente de la mienne. Si je le peux, je ferai tout pour l'éloigner de la mer. De son appel irrésistible. On ne gagne rien à se livrer à elle. On ne récolte qu'amertume et solitude. J'en suis la preuve vivante. Mary, je l'espère, saura se construire une autre vie.

Le journal s'arrêtait là. Mary le referma, dans un état second. Que de révélations elle avait encaissées en si peu de temps ! Sa mère avait fréquenté les pires forbans de son époque : Ned Teach, alias Barbe-Noire ; Calico Jack qui, en plus d'être un ivrogne, doublé d'un opiomane, était son père ! Et elle devait son prénom à une autre pirate, Mary Read, grimaillée en homme, et coupable d'innombrables délits...

« Je... J'ai besoin de prendre l'air », se dit-elle. Elle se dirigea vers la sortie en titubant, avec la sensation de traverser le pont d'un navire en pleine tempête.

Christopher la trouva assise non loin de la maison. Au sommet d'un promontoire dont la vue donnait sur le port de Charles Town. Enfant, Mary adorait venir là. Elle y restait des heures à regarder s'éloigner les navires. À présent, elle comprenait les colères de sa mère quand, à la nuit tombée, elle retrouvait sa fille, toujours au même endroit.

« Ma mère voulait m'éloigner de la mer, songea Mary. C'est drôle comme ces deux mots se ressemblent... »

— Tu as l'air soucieuse, lui dit son compagnon, en s'asseyant près d'elle. Qu'as-tu découvert dans ce carnet qui te tracasse autant ?

— Rien du tout. Quelques dates. Et du vent.

— Du vent ? répéta le jeune homme, sans comprendre.

— Tu n'entends pas ? Au loin ? Comme une voix. Un appel ?

Le jeune homme tendit l'oreille. Non. Il n'entendait rien. Il scruta sa compagne, vaguement inquiet. Mary affichait un sourire espiègle.

Au loin, un superbe trois-mâts, toutes voiles déployées, quittait le port à vive allure et fonçait vers le large.





VIII

SIGNÉ LAFFITE

L'homme fixait avec un sourire narquois l'affichette clouée à l'un des poteaux de la rue Royale. On pouvait y lire :

« Une récompense de 500 dollars sera offerte à quiconque livrera au shérif le pirate Jean Laffite afin qu'il soit jugé. Fait de ma main à La Nouvelle-Orléans.

Le gouverneur : William Claiborne. »

— Seulement 500 dollars ? ricana le badaud d'une voix rauque.

C'était un colosse de presque deux mètres, attifé d'un uniforme vert et d'une toque en loutre. À l'aide d'un clou et d'un marteau, il placarda une autre affiche, par-dessus la première :

« J'offre une récompense de 1 500 dollars à quiconque me livrera le nommé William Claiborne, et me l'enverra en mon île de Grande-Terre.

Signé : Jean Laffite. »

Et partant d'un grand rire, il continua à marcher dans la rue Royale, où était située la boutique qu'il tenait avec son frère Pierre : « Needful Things⁽³⁴⁾ ».

Vous devez vous dire : étrange attitude pour quelqu'un dont la tête est mise à prix... Il a pignon sur rue, et se promène en toute impunité ? Personne ne le dénonce ni ne vient l'arrêter ? Le fait est que Jean Laffite n'avait rien à craindre des habitants de cette ville : tout le monde l'aimait, à La Nouvelle-Orléans ! On savait pertinemment qu'à ses heures perdues il commandait un ramassis de crapules : contrebandiers, escrocs en fuite, anciens corsaires devenus flibustiers, etc., avec lesquels il pillait tous les navires croisant au large de son repaire. Et bien qu'il prétendît n'attaquer que les Espagnols⁽³⁵⁾, on savait aussi qu'en réalité il ne faisait pas la différence entre un voilier anglais et un brick américain ! Les cargaisons volées étaient

stockées à Grande-Terre, son repaire situé dans la baie de Barataria. Ensuite, il ne restait plus à Laffite qu'à écouler ses marchandises de contrebande... à La Nouvelle-Orléans !

Voilà pourquoi la « boutique » des frères Laffite était connue et appréciée dans toute la Louisiane(36) ! On y trouvait tout ce qu'on voulait : vins, liqueurs, soieries, velours... affranchis des taxes gouvernementales, bien entendu ! Sans parler de l'accueil... Des employés noirs, aimables, obligeants, fort appréciés des clients, notamment des propriétaires de plantations, toujours à la recherche d'une main-d'œuvre à bas prix. Certes, depuis 1808, le gouvernement américain interdisait l'importation d'esclaves d'Afrique. Qu'à cela ne tienne ! À la boutique des frères Laffite, on achetait même le personnel !

En vérité, tout n'allait pas si bien que cela pour les frères Laffite... Outre le gouverneur Claiborne, deux autres personnes avaient juré leur perte. D'une part, le district attorney(37) John Grymes, et d'autre part le juge Hall.

Au moment où commence cette histoire, en septembre 1814, Hall et Grymes étaient parvenus à faire arrêter Pierre Laffite. L'avocat des deux frères, qui avait tiré plus d'une fois ses clients de prison, avait aussitôt déposé une demande de mise en liberté sous caution. Grymes l'avait refusée...

Comme il longeait l'immense mur de la prison, Jean Laffite eut une pensée pour Pierre. « Je te jure que je vais te sortir de là, frerot, songea-t-il. Peu importe ce qu'il m'en coûte ! »

Il venait de s'engager rue Royale, quand il vit Long Chris, un de ses hommes de main, sortir en trombe de la boutique et courir à sa rencontre.

— Bos(38) ! lui lança Long Chris. Il faut que tu retournes immédiatement à Grande-Terre !

— Que se passe-t-il ? s'enquit Laffite, vaguement inquiet.

— Un brick de la Navy mouille dans la baie. Et une délégation d'Anglais demande à te rencontrer !

Jean Laffite tiqua. Les Anglais ! C'était bien la dernière chose à laquelle il s'attendait.

— Et qu'est-ce qu'ils me veulent, les Goddams(39) ? demanda-t-il.

Long Chris fit signe qu'il l'ignorait. Précédant son *bos*, il l'entraîna en direction du plus proche embarcadère. Tout en marchant, le chef des flibustiers réfléchissait : « Se pourrait-il qu'ils se décident enfin à nous attaquer ? »

En effet, depuis plusieurs années, les Anglais essayaient par tous les moyens d'imposer leur suprématie en Amérique. Il y avait eu déjà de nombreux accrochages, ici et là. Début 1814, ils avaient même incendié la ville de Washington. Certes, ces événements s'étaient

déroulés à l'autre bout du pays, et ce qui se passait au Nord intéressait peu les gens du Sud ! Mais ces derniers temps, la rumeur s'était répandue que des navires anglais rôdaient un peu trop près des côtes de Louisiane. Pensez donc : un port aussi prospère que La Nouvelle-Orléans, c'est toujours bon à prendre...

« D'accord, se dit Laffite. Ils veulent envahir le pays. Seulement... à moi, qu'est-ce qu'ils me veulent ? »

Il enrageait à l'idée de devoir attendre le lendemain pour obtenir une réponse. Le temps de rejoindre son repaire de Grande-Terre, qui se trouvait à plusieurs milles de La Nouvelle Orléans ! Il sauta donc à bord d'une petite chaloupe, sur laquelle il descendit l'un des nombreux bayous(40) qui, dérivant du Mississippi, serpentent entre diverses jungles, prairies et marécages, avant de se jeter dans le golfe du Mexique. Ce n'est que le jour suivant, à l'aube, que Laffite déboucha enfin dans la baie de Barataria.

Là, deux îles barraient l'accès à l'océan : Grande-Île et Grande-Terre, à l'abord desquelles stationnaient des dizaines de navires flibustiers. De tous côtés, cette forteresse était protégée par un véritable rempart de canons. Dès qu'il eut rejoint sa superbe villa, trônant au centre de Grande-Terre, Laffite fit prévenir les Anglais de son arrivée. Peu après, une barcasse amena deux émissaires du brick la *Sophia* : le capitaine de vaisseau Lockyer et son interprète, le capitaine McWilliams.

— Monsieur Laffite, attaquas Lockyer, sitôt traduit par McWilliams, je n'irai pas par quatre chemins... Nous sommes sur le point d'attaquer la Louisiane. Si vous et vos hommes consentez à vous joindre à nous, notre roi vous récompensera généreusement. Vous obtiendrez le grade de capitaine de vaisseau. Une fois signé le traité de paix, vous et vos hommes obtiendrez des terres et de nombreux avantages !

Les bras croisés, impassible, Laffite laissa passer un long silence, pesant le pour et le contre. Accepter cette offre serait une véritable compromission. Mais la refuser entraînerait une attaque des troupes britanniques. Et Laffite doutait de pouvoir y résister bien longtemps ! « Ils sont malins ! se dit le flibustier en lui-même. Ils comptent utiliser les bayous, afin d'attaquer la ville par surprise. Mais surtout, ils lorgnent ma petite armée personnelle... Mhh. Pour l'instant, je dois gagner du temps. »

Alors que son silence frisait l'impolitesse, Laffite déclara enfin :

— J'ai besoin de quelques jours de réflexion.

Les émissaires firent part de leur surprise.

— Comment pouvez-vous hésiter ? Le gouvernement américain vous a condamné à mort. De plus, il a déjà emprisonné votre frère...

— Je vois que vous êtes bien renseignés ! Toutefois, avant de vous répondre, je dois en référer à mes hommes. Ici, à Barataria, toutes les

décisions importantes sont prises en commun.

Lockyer parut contrarié, mais finit par s'incliner.

— Bien, faites-nous signe quand vous aurez délibéré, traduisit McWilliams. Mais ne nous faites pas trop attendre. Sachez que nous attaquerons le pays, avec ou sans vous !

Sur quoi, les Anglais regagnèrent la *Sophia*.

Sans tarder, Laffite convoqua un dénommé Raucher, habitué des missions délicates, à qui il confia une lettre de la plus haute importance.

— Va porter ça au gouverneur Claiborne, lui dit-il. Je l'avertis de la situation et je mets à sa disposition toute la force de frappe de Barataria.

— Tu es sûr de ce que tu fais, Bos ? demanda le messenger. Ce diable de Claiborne a juré d'avoir ta peau...

— En fait, sourit Laffite avec malice, je crois qu'il y a plus à gagner à traiter avec le démon Claiborne qu'avec le démon anglais. Tu verras.

La première réaction de William Claiborne, une fois lue la missive du flibustier, fut de piquer une colère noire. Il brandit sous le nez de Raucher l'affichette que Laffite avait placardée en ville et clama :

— Comment ce brigand, ce scélérat, ose-t-il me dicter ses conditions ?

Il relut à haute voix la fin du message :

— « Je souhaite que ma démarche, qui est celle d'un patriote, soit récompensée par la libération de mon frère et par l'amnistie pour mes hommes, accusés de piraterie... » Quelle audace !

— Eh bien, fit Raucher, dans ses petits souliers. Qu'est-ce que je dois répondre ?

Claiborne maugréa dans sa barbe grise, avant de dire :

— D'abord, je dois réunir le comité de défense de la Louisiane. En attendant sa délibération, dites à Laffite de ne pas répondre aux Anglais !

Raucher s'inclina et quitta le bureau du gouverneur.

En fait, la proposition du flibustier touchait Claiborne, plus qu'il ne voulait le montrer. La veille, quand on lui avait amené l'affichette, il avait même franchement éclaté de rire. Il appréciait d'avoir pour adversaire un homme de cette trempe. Certes, Laffite était un hors-la-loi. Mais s'il s'en faisait un allié, il pourrait repousser l'envahisseur...

Hélas, le comité de défense qui se réunit le lendemain ne le voyait pas du même œil. Étaient présents, entre autres, le district attorney Grymes et le juge Hall. Curieusement, ces messieurs étaient moins préoccupés par la menace des Anglais que par celle des flibustiers !

— Nous devons attaquer et détruire le repaire de Laffite ! déclara

Grymes, vivement approuvé par l'assemblée.

— Mais... tout de même, plaça Claiborne. Vous ne pensez pas que ses hommes nous seraient d'un précieux renfort ?

— Balivernes ! trancha un dénommé Patterson, commandant de marine. Vous avez trop attendu pour vous débarrasser de ces pirates. Désormais, c'est à l'armée de prendre les choses en main ! En ce moment même, la *Carolina*, une de mes goélettes de guerre, s'apprête à attaquer Barataría.

— Bien parlé ! ajouta un certain général Jackson(41). Une fois Grande-Terre nettoyée de ses pirates, nous nous occuperons des Goddams !

— Inepties ! s'emporta Claiborne. Tout ce que vous réussirez, c'est à faire fuir les Baratariens ! Et lorsque vos « Goddams » attaqueront, et que nous ploierons sous leur nombre, vous regretterez d'avoir chassé Laffite !

— Quand vous aurez fini de chanter les louanges de cette crapule, intervint le juge Hall, vous ferez placarder ceci en ville !

Et il tendit au gouverneur une affichette portant ces mots :

« 1 000 dollars de récompense pour qui arrêtera Pierre Laffite, qui s'est évadé de prison la nuit dernière. »

Claiborne lâcha une bordée de jurons à faire rosir un prêtre !

Inutile de dire que Jean Laffite, lui, était fou de joie de retrouver son frère. Après l'avoir serré dans ses bras, il se tourna vers son messenger, Raucher, qu'il foudroya du regard.

— Toi, je ne sais pas si je dois t'embrasser ou te casser la figure ! gronda-t-il.

— Ben, chef, j'étais en ville, se justifia Raucher. Alors j'en ai profité pour sortir ton frangin de tôle. J'ai cru bien faire...

— Seulement, maintenant, tu crois que Claiborne va me faire confiance, imbécile ?

Raucher haussa les épaules.

— De toute façon, il ne t'a jamais eu à la bonne, alors...

— Tu devrais lui renvoyer un mot, conseilla Pierre Laffite à son frère. Répète que les Baratariens sont prêts à se battre à ses côtés, et fais amende honorable. Je crois que tu as raison, on n'a pas d'autre solution...

Le chef des flibustiers trouva l'idée excellente et en quelques minutes il griffonna un nouveau message à l'intention du gouverneur.

— Tiens, fit-il en le tendant à Raucher. Porte-moi ça. Et sois discret. M'est avis qu'on t'attend de pied ferme...

Raucher soupira. Moins à l'idée du danger qu'il courrait, qu'à celle de devoir perdre une nouvelle journée à remonter les bayous !

Tandis qu'il naviguait lentement vers la ville, un espion de Laffite, qui en arrivait tout droit, débarquait à Barataria, annonçant l'arrivée toute proche de l'« expédition Patterson »...

Aussitôt, le chef des flibustiers réunit ses divers capitaines qu'il mit au courant du danger imminent. S'engagea alors une vive polémique :

— Il faut nous défendre ! clamaient les uns.

— Il faut fuir ! objectaient les autres.

Laffite fit taire ces brailards d'un geste bref.

— Non, nous allons nous rendre ! trancha-t-il.

Ses hommes se regardèrent, interdits, se demandant s'ils avaient bien compris. Laffite renchérit :

— Pas question de nous battre contre les États-Unis, vous entendez !

— Mais, Bos... ils vont nous prendre tout ce qu'on a, dit un des flibustiers.

— Dans un premier temps, ils prendront tout, concéda Laffite. Mais une fois que nous leur aurons sauvé la mise, ils nous rendront tous nos biens.

— Tu es le roi des naïfs ! lui envoya un de ses capitaines.

— Encore faut-il que Claiborne accepte ton offre... lança un autre.

— Il l'acceptera. Il n'a pas le choix !

Comme le craignaient les hommes de Laffite, à l'aube du jour suivant, les troupes de Patterson entrèrent dans la baie, prirent possession de tous les navires présents et s'emparèrent des cargaisons récemment volées.

Laffite, lui, avait disparu. Les flibustiers, désespérés, se rendirent, la mort dans l'âme. Ceux qui prirent la fuite furent vite rattrapés. Une seule pensée les animait tous : « Où diable est Laffite ? Le traître ! Il nous a laissés tomber ! »

— Messieurs, nous avons présumé de nos forces ! se lamentait le général Jackson. Je viens de passer en revue nos troupes, et... nous n'avons qu'une garnison de sept cents soldats réguliers. Une goutte d'eau face à l'armée britannique !

— Mais... des dizaines de citoyens se sont enrôlés ce matin même, objecta le juge Hall. Sans parler des nègres affranchis et d'une poignée d'indiens Choctaw, impatients de scalper du blanc.

— C'est peu, soupira Jackson. Selon nos espions, ce sont plus de neuf mille soldats bien entraînés qui vont nous tomber dessus !

— Et que faites-vous des deux mille tireurs d'élite qui doivent débarquer du Tennessee pour nous prêter main-forte ? ajouta John Grymes.

— Dérisoire ! siffla le militaire. De plus, nous manquons cruellement de munitions, d'artilleurs et de navires pour protéger le front maritime de la ville...

— Eh quoi ! Je vous ai offert tout ça sur un plateau ! clama une voix de stentor. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

C'était Jean Laffite, dont la puissante carrure s'encadrait (avec peine) dans la porte du bureau de Claiborne.

— Laffite ! Quel culot ! s'exclama celui-ci, avec un soupçon d'admiration dans la voix. Vous avez conscience de ce que vous risquez en venant ici ?

— C'est nous tous, Américains, qui risquons gros en ce moment même ! rétorqua le proscrit. Voilà pourquoi je mets tous mes hommes à vos ordres !

— Comment ! tonna Jackson. Pour défendre notre cause, vous voudriez que je fasse confiance à des pirates, à des bandits de l'enfer ?

— Traitez-moi de pirate, si ça vous chante, je ne souhaite qu'une chose : aider mon pays !

Jackson sortit de sa poche et brandit la dernière missive de Laffite.

— Ah oui, j'ai reçu vos... repentirs, fit-il, ironique. Très touchant ! « Je suis la brebis perdue qui désire rentrer au bercail ! » Sans parler de vos conditions : « Amnistie pour tous les Baratariens » ! Vous rêvez !

— Au diable mes conditions ! La situation exige que vous fassiez flèche de tout bois. Et nous autres, flibustiers d'Amérique (il se frappa le front avec son poing), nous sommes taillés dans un bois qui ne se fend pas !

Jackson ne put s'empêcher de sourire à cette réplique.

— Bon sang, général ! intervint Claiborne. Qu'attendez-vous pour vous décider ?

Jackson éclata d'un grand rire et serra la main de Laffite.

En lançant son offensive contre La Nouvelle-Orléans, début janvier 1815, le chef des forces britanniques, sir Edward Pakenham, s'attendait à une victoire facile. Ses espions avaient insisté sur le nombre dérisoire de soldats américains. Et ce n'était pas le renfort d'un bataillon de flibustiers hirsutes qui risquait de l'inquiéter...

Quelques jours plus tôt, Jackson lui-même avait failli avoir une attaque en voyant débarquer en ville les troupes de Laffite... Devant lui se dressaient un millier d'hommes en culottes déchirées, parfois jambes nues, arborant des chemises bleues ou rouges, ouvertes sur des torses velus ; les cheveux en bataille ou bien enfouis sous un foulard bigarré, d'où jaillissaient d'énormes favoris. Ils avaient l'air farouches, instables, imprévisibles. Bref, ils illustraient on ne peut mieux

l'expression « bandits de l'enfer » qu'avait employée Jackson.

Et pourtant, une fois sur le terrain, leur expérience innée de l'artillerie fit des merveilles, ou plutôt, un carnage !

Lors du premier assaut des Anglais, manœuvrant au millimètre leurs canons ramenés de Barataria, les flibustiers de Laffite détruisirent une à une les batteries britanniques, avant de semer la mort parmi les fantassins ennemis. Là, ils avaient moins de mérite : il leur suffisait de viser les habits rouges, qui avançaient en rangs serrés, tels des automates. Sitôt abattus, ceux-ci étaient remplacés par une nouvelle grappe de combattants... qui bientôt subissait le même sort.

Cette première journée de combat se solda, du côté des Anglais, par la perte de 2 230 hommes. Les Américains n'eurent que 13 tués, 39 blessés, 12 disparus !

Les jours suivants, les attaques de Pakenham, de toute évidence dépourvu du moindre génie tactique, furent pareillement repoussées. Si bien que peu à peu, les troupes anglaises refluèrent et qu'à la mi-janvier 1815, on les vit regagner leurs navires, avant de disparaître à l'horizon.

Une semaine plus tard, le Président américain Madison signait la paix avec l'Angleterre. La guerre était gagnée !

À la fin du mois, on donna le grand bal de la victoire, au cours duquel Jean Laffite fut le roi de la fête. Il dansa même avec la femme du gouverneur Claiborne qui, à présent, s'adressait à lui comme à un vieil ami.

— Mon cher Laffite, votre verre est vide ! lui dit-il. Je m'en occupe. Pendant ce temps, racontez à Dolorès comment vous et vos hommes avez mouché Pakenham dès le premier jour !

Sur quoi, il s'éloigna en quête de champagne pour le héros d'un soir.

— Oh, je connais déjà l'histoire, sourit Mrs Claiborne. Toutes les dames de la ville ne parlent que de vous et de vos exploits...

Le chef des flibustiers arbora un sourire faussement navré.

— Hélas, Madame, je ne vais pas profiter très longtemps de ma notoriété, car je m'apprête à quitter la région.

— C'est vrai ? Quel dommage ! Et où allez-vous ?

— Oh, l'île de Galveston, sur les côtes du Texas, me semble idéale pour établir une nouvelle colonie. Ici, j'ai fait mon temps. J'ai prouvé que je n'étais pas un mauvais bougre. À ce propos... j'aimerais que l'on diffuse ceci en ville...

Il lui tendit une feuille de papier pliée.

— Pourriez-vous en charger votre époux ?

— Avec joie, fit Mrs Claiborne en déployant l'affichette.

C'était une proclamation du Président Madison qui, en reconnaissance de leurs services rendus, amnistiait tous les Baratariens.

La femme du gouverneur ne put s'empêcher de rire.

— On va finir par vous croire aussi innocent qu'un nouveau-né ! dit-elle. Vous êtes satisfait, je présume ?

— Pas entièrement : je n'ai pas pu récupérer les prises qu'on m'a saisies !

— C'est donc pour cela que vous partez à Galveston ? Pour vous renflouer ? Au fond, une seule chose vous intéresse : vos intérêts !

Avec un sourire charmeur, Laffite se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

— Madame, vous m'avez percé à jour !





IX

LA PART DU DIABLE

— Alerte ! Navire en vue !

Les cris de la vigie ont tiré Robert Surcouf de l'étude de ses cartes. Le fameux corsaire français commençait à désespérer. Voilà plus d'une semaine que sa corvette, la *Confiance*, cingle vers le Gange, et aucune voile ennemie n'est encore apparue à l'horizon.

— Enfin ! exulte-t-il en frappant du poing dans sa paume.

Il attrape une longue-vue, sort en trombe de sa cabine et vient se planter sous le mât de misaine.

— Est-il gros ? s'enquiert-il.

— Énorme ! répond le marin, assis à califourchon sur une vergue(42).

— Est-il long, avec des voiles taillées à l'anglaise ?

La vigie, étonnée par tant de précision, confirme.

Sans hésiter, Surcouf grimpe à la dunette(43) et pointe sa longue-vue sur le navire. Ce dernier est trop loin pour qu'il puisse le détailler, mais le corsaire fait un bref calcul : « Nous sommes le 7 août 1800... J'ai ouï dire qu'en février dernier un vaisseau de commerce d'un tonnage identique avait quitté Portsmouth. Destination, les Indes. Oui, ça colle. Cela ne peut être que le *Kent* ! »

Tandis qu'il redescend, Surcouf réfléchit : « Le canonner serait pure folie. La *Confiance* n'a que dix-huit pièces, et lui au moins le triple. Non, face à un tel mastodonte, il n'y a pas trente-six solutions... »

D'un geste bref, il fait venir Gamera, un de ses seconds, et lui donne l'ordre de rassembler les hommes. En un clin d'œil, l'équipage, qui se reposait dans l'entrepont, s'habille et se réunit sur le pont.

— Mes gars ! leur lance Surcouf, nous fonçons droit sur un vaisseau de la Compagnie des Indes. Autant dire que ses cales regorgent de trésors : piastres, soieries de Chine, et j'en passe ! Seulement, je ne vous cache pas que le combat sera rude...

Un murmure inquiet parcourt l'assemblée.

— Cela dit, mon plan d'attaque est simple : nous l'abordons ! Nous

sommes cent trente hommes, ils sont à peu près autant. Une fois à bord, chacun tue son English, et en moins d'une heure, le *Kent* est à nous !

— Hourra ! lui répond l'équipage, soudain rassuré par les paroles et l'aplomb du capitaine.

Curieusement, malgré l'enthousiasme général, l'assurance du corsaire, un instant, vacille. « Sacrebleu..., songe-t-il. C'est vrai que cette fois-ci, je m'attaque à forte partie... »

C'est bien la première fois que le doute vient tarauder ce roc de Surcouf. Voilà plus de cinq ans qu'il a reçu du roi Louis XIV cette précieuse lettre de marque, qui lui permet d'attaquer et de piller tous les navires battant pavillon ennemi, autrement dit : anglais(44) ! Or durant ces années, Surcouf n'a fait que voler de victoire en victoire. Arrogant, sûr de lui, recherchant l'aventure et bravant l'impossible, il est un héros des mers, admiré par tous. À la fois craint et respecté par ses ennemis, aucun de ses hommes n'a jamais hésité à donner sa vie pour lui. Surcouf le sait et s'efforce toujours de maintenir le moral de ses troupes au plus haut. Aussi, même si l'approche du *Kent* l'inquiète, s'exhorte-t-il à n'en rien laisser paraître :

— Café, rhum, bishop(45) pour tous ! exige-t-il, sous une nouvelle salve de hourras. Branle-bas de combat et veille au grain !

Très vite, on apporte les breuvages, on ouvre les caisses d'armes et l'on distribue haches, mousquetons, sabres et piques. On se visse un foulard sur la tête, pour se protéger des éclats de bois en cas d'explosion. Puis chacun gagne son poste attitré. Surcouf s'équipe d'une paire de pistolets, qu'il se glisse dans la ceinture, tandis que son fidèle valet nègre. Bambou, lui prépare ses fusils à deux coups.

Là-bas, la silhouette majestueuse du *Kent* se profile dans le crépuscule du soir. Alors que Surcouf s'accoude au bastingage, ses pensées dérivent soudain vers la France. Il pense à sa chère Manon, qu'il s'est promis d'épouser. Ce que le père de la jeune fille, hélas, ne voyait pas d'un bon œil. « Tu manques d'argent, mon jeune ami ! Et aussi d'un nom qui soit digne de ma fille... » Un nom, Surcouf s'en est fait un, assurément ! Quant à l'argent, les cales du *Kent* risquent de lui en rapporter à foison. Cette perspective lui donne du cœur au ventre.

« J'ai tort de m'inquiéter... se dit-il. La prise du *Kent* sera le clou de ma carrière ! Au fond, c'est le dernier obstacle entre Manon et moi ! »

Un doigt pointé vers l'Anglais, il se tourne alors vers ses hommes :

— La barre dessus ! clame-t-il. À l'abordage !

À bord du *Kent*, on regarde approcher la corvette française sans trop s'inquiéter. Sur le pont, une foule de passagers s'est réunie. Plusieurs *ladies* munies d'ombrelles assaillent le capitaine Remington de

questions :

— Mon dieu, capitaine, n'est-ce pas dangereux ? interroge une vieille dame, agitant fébrilement son éventail.

— Diantre non. Madame ! rétorque Remington. Si ce moucheron nous attaque, nous l'écraserons d'un coup de talon.

— Comme c'est excitant ! lâche une autre *lady* au doux accent allemand. Il y aura peut-être des blessés...

D'avance, l'idée de jouer les infirmières la ravit.

Arrivée à bonne distance, la *Confiance* stoppe net et les deux adversaires se jaugent. Sans attendre, l'Anglais hisse ses couleurs et tire un coup de semonce. Par bravade, Surcouf refuse de hisser son pavillon, comme c'est l'usage. Il attend.

— Les drôles se moquent de nous ! aboie Remington. Montrons-leur de quel bois nous nous chauffons !

Le *Kent* crache une nouvelle bordée qui, par chance, passe au-dessus de la *Confiance*, très basse sur l'eau, ne trouant que ses voiles.

— Regardez ! Ils ne bronchent même pas ! se rengorge le second de Remington. Ils sont cuits avant même de combattre !

Enhardis par ces propos, plusieurs passagers, dont certaines *ladies*, adressent aux Français des saluts ironiques. D'un air de dire : « Adieu, Messieurs ! Et bon voyage au fond de la mer ! »

Ces quolibets rendent les hommes de la *Confiance* fous furieux.

— Compagnons ! les calme Surcouf. Une fois à bord, défense de faire du mal aux femmes, vous entendez ? Nous, au moins, nous agirons en gentlemen !

Les marins obtempèrent en maugréant.

— Bien, parés à l'attaque ? Je veux dix hommes sur la dunette et dans les canots. Visez les officiers, en habits rouges, compris ?

Puis Surcouf croise les bras, un petit sourire aux lèvres.

— Qu'est-ce qu'on attend, Robert ? interroge Gameray, dévoré par l'impatience.

À ce moment, le *Kent* lâche une nouvelle volée de boulets, terrible, cette fois, qui rate une fois de plus la *Confiance*, mais enveloppe l'Anglais d'un épais nuage de fumée blanche.

— Voilà ce que j'attendais ! lance Surcouf.

Dans une suite d'ordres brefs, il fait manœuvrer sa corvette afin qu'elle se place dans le sillage du *Kent*, puis qu'elle remonte le long de son flanc. C'est quand ils sont ainsi, bord à bord, que Surcouf réalise qu'ils ont affaire à un véritable géant. Au moins trois fois plus gros que la *Confiance* ! « C'est David contre Goliath ! » frissonne le corsaire. Même si une petite voix lui rappelle que, dans l'histoire, c'est David qui a gagné... le doute le taraude de plus belle. « Peste ! J'ai sans

doute préjugé de mes forces ! Ce combat risque bien d'être mon dernier coup d'éclat. Bah, après tout, il s'agit de quitter la scène avec panache ! »

Voyant que ces maudits Français s'apprêtent à les aborder, Remington conseille aux femmes de regagner leur cabine. Puis, à son tour, il harangue ses hommes :

— Messieurs, pas de quartier ! En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous aurons écrasé ces insectes !

Pendant ce temps, les hommes de la *Confiance* ont jeté leurs grappins aux basses vergues du mât et sur les plats-bords anglais. Les deux navires sont rivés l'un à l'autre, interdisant tout retour en arrière. Désormais, il faut vaincre ou périr !

Tandis que Surcouf donne le signal de l'attaque, Bambou est le premier à se jeter dans la bataille. Une lance dans une main, une hache dans l'autre, il saute depuis la grande vergue sur le pont du *Kent* et commence à se frayer un chemin sanglant à travers les rangs ennemis. À leur tour, sous une pluie de mitraille fusant de toutes parts, Surcouf et les siens se ruent à l'attaque, au cri de « Vive la France ! ». S'engage alors une lutte acharnée. On s'étripe à la hache, au sabre, à la masse d'arme. Fusils, pistolets crachent un feu d'enfer. Comme prévu, chaque Français tue son homme, mais la victoire rapide annoncée par Surcouf tarde à venir. Bien vite, ses corsaires commencent à ployer sous le nombre.

« Diantre ! songe le Français, inquiet. Plus on en tue, plus il en vient ! Mais d'où sortent-ils ? »

En effet, les Anglais semblent surgir de tous les côtés. À peine une grenade provoque-t-elle un tapis de cadavres que surgit une nouvelle grappe de combattants. Les Français tombent comme des mouches. Néanmoins, Surcouf ne désespère pas. Il a troqué ses fusils contre un simple sabre. Il est partout à la fois, il se bat, réconforte, encourage... Avisant une enfilade de petits canons, il lui vient une idée :

— Mes gars ! crie-t-il. Retournons leurs canons contre eux !

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Le corsaire fait replier ses hommes déployés sur le pont, où s'abat bientôt une volée de mitraille, causant un carnage parmi les rangs anglais.

Le capitaine Remington tente alors d'électriser ses troupes :

— En avant ! Nous sommes dix fois plus nombreux qu'eux ! Pour l'honneur de la Navy ! Tue ! Tue !

En un rien de temps, les Anglais reprennent le dessus. Hélas pour Remington, ses cris et surtout ses habits rouges ont attiré l'attention d'un Français, posté sur la dunette de la *Confiance*. Il allume une grenade, vise, la lance droit sur Remington. Le capitaine anglais

s'écroule, ainsi qu'une dizaine de ses hommes.

Surcouf exulte :

— Leur capitaine est mort ! Courage, mes gars ! La victoire est à nous !

En un clin d'œil, les Français sont maîtres du pont. Mais le second de Remington n'a pas dit son dernier mot... Il prend le commandement et d'un bond descend dans l'entrepont :

— Messieurs ! commande-t-il aux soldats rassemblés là. Pointez vos canons vers le plafond ! Nous allons faire sauter ces damnés corsaires !

Ce qu'il ignore, c'est que là-haut, Surcouf n'a rien perdu de ses manigances. Une nouvelle fois, son esprit d'improvisation fait merveille. Et tandis que sous ses pieds, il aperçoit déjà les boutefeux qu'on approche des canons, il repère une barrique d'eau, qu'il fait basculer dans la trappe d'accès : les flammes et la poudre à canon sont noyées du même coup ! Puis le Français envoie dix hommes dans l'entrepont. Là, dans le noir complet, débute un combat sanglant. On se repère à la voix. Mais les cris, dans toutes les langues, restent des cris. La peur panique fait qu'on frappe au hasard, blessant parfois un camarade. Bientôt, le second et ses hommes demandent grâce en français... On les épargne.

Privé de chef, le reste des Anglais reflue. Un grand nombre dépose les armes. On sent que la victoire est proche, et pourtant une poignée d'acharnés refuse la reddition. Quelques-uns tiraillent encore, tapis derrière des barricades de fortune. Un jeune Anglais se défend hardiment. Mais il est maladroit, blessé de toutes parts, aussi ploie-t-il sous les coups de sabre d'un corsaire plus fine lame que lui. Surcouf l'aperçoit, décide de lui venir en aide, s'interpose... Hélas, le malheureux ne comprend pas ce geste et s'apprête à frapper son sauveur. À deux pas de là, Bambou a tout vu. Son chef est en danger, il n'hésite pas une seconde : sa lance fend les airs. L'Anglais la reçoit en pleine poitrine, et tombe dans les bras de Surcouf, qui perçoit son dernier souffle.

— Mes gars ! clame alors le Français, bouleversé. Plus de morts, plus de sang ! Le *Kent* est à nous. Vive la France !

Et tandis qu'un hurra magistral salue ses paroles, les derniers résistants, à bout de forces, capitulent. Enfin, le drapeau anglais est descendu et l'on hisse le pavillon tricolore. Au milieu de la liesse générale, Surcouf ajoute :

— À présent, c'est la part du diable ! Vous avez deux heures !

La « part du diable », c'est la cerise sur le gâteau ! Durant deux heures, les corsaires ont quartier libre pour piocher à loisir dans la cargaison du navire. Avec de grands cris de joie, les hommes se précipitent. Dans sa hâte, l'un d'eux glisse sur une flaque de sang et s'étale, hilare. Alors seulement, Surcouf contemple l'ampleur du

carnage : des dizaines de cadavres jonchent le pont du *Kent*. Le rôle des blessés forme une rumeur incessante. Omniprésente, l'odeur de la poudre pique les yeux, fait tousser... « Mhh... songe Surcouf, morose. La voilà, la vraie part du diable. Chaque fois, c'est lui qui rafle la plus grosse mise... »

Soudain éclate le cri strident d'une femme épouvantée. Surcouf s'élançait et découvre les cabines, portes défoncées, où ses hommes, hirsutes, noirs de poudre et de sang séché, s'apprêtent à pénétrer.

— Holà ! Que vous ai-je dit ? gronde-t-il, furieux. On ne fait pas la guerre aux femmes ! Le premier qui ose, je l'abats comme un chien !

Et il poste des sentinelles à l'entrée des cabines, afin d'en protéger l'accès. Alors une *lady* s'approche du chef des corsaires et, avec un léger accent allemand, lui dit :

— Monsieur, vous nous sauvez ! Votre nom, je vous prie...

— Robert Surcouf, Madame.

Un instant, le doux visage de cette inconnue lui rappelle celui de Manon. À son tour, elle se nomme. C'est la femme du général Saint-John, commandant l'infanterie de marine du *Kent*. Gameray indique à Surcouf que le général en question est vivant. Il court le chercher. Saint-John tend son épée à Surcouf, en signe de reddition, et dans un français sans accent :

— Vous êtes un gentleman, affirme-t-il, la main tendue. Quand cette guerre absurde sera finie, j'espère vous compter parmi mes amis !

— Avec joie, général ! réplique Surcouf en lui serrant la main.

Et il tiendra parole ! Quelques années plus tard, se retrouvant à Saint-Malo, les deux hommes devinrent inséparables.

Le second de Remington aussi a survécu. Le bras en écharpe, il se présente à Surcouf, qu'il salue humblement.

— Monsieur, articule-t-il dans un français hésitant, votre victoire est un exploit. Combien donc étiez-vous ?

— Environ cent trente, répond Surcouf.

L'autre ouvre de grands yeux.

— Apprenez que notre effectif s'élevait à quatre cent trente-sept hommes : marins, soldats et passagers, précise-t-il. Car nous transportions des troupes et des civils destinés aux garnisons des colonies...

— Ce qui fait trois marins et demi par corsaire, calcule Surcouf. Pas mal !

— En effet. Dites-moi, nous autres militaires servirons de monnaie d'échange... mais que pensez-vous faire des civils du *Kent* ?

— Civils et militaires, vous serez tous transbordés sur le premier navire neutre que nous croiserons. Celui-ci vous déposera à Madras et à Calcutta. Ai-je votre parole que l'Angleterre rendra ensuite un nombre de prisonniers français égal au vôtre ?

— Sur ma vie, je m’y engage, promet le second.

L’affaire est conclue. Et tandis qu’un trois-mâts maure, rencontré quelques heures plus tard, emporte les Anglais vers leur patrie... la *Confiance* et le *Kent* filent de concert vers l’île de France.

« Et moi, je file vers Manon ! » songe Surcouf, radieux.

Comme Robert Surcouf le présentait, la prise du *Kent* fut le clou de sa carrière. L’année suivante, il épousa Manon et ne navigua plus que de loin en loin. En 1802, la paix signée entre la France et l’Angleterre marqua la fin d’une époque. Les corsaires, désœuvrés, devinrent de simples marins. Quand Surcouf s’éteignit, en 1827, l’esprit de la « course⁽⁴⁶⁾ » s’éteignit avec lui, pour toujours. Mais comme une étoile, avant de mourir, jette ses derniers feux, le nom de Surcouf et ses exploits continueront encore longtemps de projeter leur éclat vers nous.



POSTFACE

Barbe-Noire ! Surcouf ! Barberousse ! Anne Bonny ! L'histoire foisonne de noms illustres, de personnages au destin fabuleux. Les dénombrer tous ici aurait pris trop de place, et le lecteur pourra se reporter à la bibliographie en fin d'ouvrage, histoire de poursuivre le voyage, si le cœur lui en dit ! Pour ce recueil, j'ai dû me cantonner à neuf portraits types. Aux incontournables « figures de proue » sont venus s'ajouter d'autres visages moins connus.

Si l'on met de côté ces pirates qui écumaient les mers dès l'Antiquité, Eustache Buskes est la première figure importante dont l'histoire nous soit parvenue. Comme c'est souvent le cas, il est difficile de séparer la légende de la réalité. Était-il un vrai magicien (si, si, j'en ai déjà rencontré !), ou plutôt un habile manipulateur ? Pour Germain, mon narrateur, la réponse est évidente : L'héritage d'Eustache Buskes est un cadeau tombé du ciel. Pile sur sa tête. Au passage, les amateurs d'une série télévisée mettant en scène une tueuse de vampires reconnaîtront, dans le supplice d'Hanfrois de Hersinghen, la marque d'une sorcière... bien-aimée.

Certaines chroniques affirment qu'entre toutes les femmes, c'est Julie de Gonzague, La plus belle dame de Fondi, que le pirate Barberousse choisit d'offrir à son suzerain, Soliman le Magnifique. Par « chance », celle-ci parvint à s'échapper à temps. Fou de rage, Barberousse ordonna alors que la ville fût détruite, avec tous ses habitants. Mais qui prévint Julie de Gonzague ? On prétend que c'est sa servante qui, rôdant en ville, entendit des rumeurs. Pourquoi pas. Mais l'histoire prend une autre dimension si on imagine qu'un janissaire, chargé de capturer l'oiseau rare, a pu en tomber amoureux fou et décider de l'avertir – rêvant, qui sait, de s'envoler avec elle. Mais à quel prix !

Avouons-le d'emblée, dans « T'étais un grand homme, Morgan ! », la rencontre houleuse que je relate entre Morgan et son biographe, Oëxmelin, n'a sans doute jamais eu lieu. En revanche, le procès qu'intenta l'ancien flibustier aux éditeurs d'Oëxmelin s'est bel et bien produit. Concluant à la diffamation, les juges exigèrent le paiement de dommages et intérêts. Une première... Et un procédé plus que jamais d'actualité ! À propos des libertés que j'ai prises dans cette histoire, espérons qu'elles n'attireront pas à mon éditeur les foudres d'un quelconque descendant de Morgan... Je le vois déjà débarquant tonitruant dans mon bureau, l'épée à la main : « À nous deux, ladre vert ! » (Promis, je vous raconterai la suite !)

Par la faute des corsaires français, les prisons de Plymouth ont longtemps traîné la réputation d'être ouvertes à tous les vents. Cinq ans avant Duguay-Trouin, le héros de Quand la chance vous sourit, Jean Bart et le chevalier de Forbin avaient déjà, si je puis dire, « ouvert la brèche » en s'évadant de brillante façon (cela rappellera sans doute à mes fans un de mes « célèbres » récits⁽⁴⁷⁾). Dans les deux cas, la chance y est pour beaucoup. Mais pour Duguay-Trouin, celle-ci prend un visage encore plus... charmant.

C'est en écoutant l'émission radiophonique de Michel Le Bris, *À l'abordage*, que j'ai appris cette incroyable nouvelle : Monbars l'Exterminateur n'a en fait jamais existé ! Après un tel choc, une foule de questions m'ont assailli : Comment naît une légende ? D'où Oëxmelin tenait-il ses sources, lui qui, le premier, raconta les exploits de Monbars ? De Nau l'Olonois, n'est-ce pas ? Mais alors, lequel des deux se trompe, confond, invente ? D'où peut bien sortir ce macabre héros ? D'un conte pour enfants ? Écrit par qui ? Par un écrivain médiocre que l'on refuse de publier ou, plus amusant, par des enfants ?

Dans La revanche d'Israël Hands, afin d'évoquer la cruauté du célèbre Barbe-Noire, j'ai voulu raconter la façon dont il estropia son malheureux pilote. Si l'histoire de la dent de tigre et celle de la carte au trésor sont inventées, en revanche Robert Maynard est bien celui qui tua le terrible pirate. D'aucuns prétendent que Hands était à terre au moment de l'assaut mené par Maynard. Moi, je le vois plutôt, poignard en main, avançant au cœur de la mitraille vers son cruel

patron, bien décidé à lui arracher ce qu'il avait de plus précieux, caché derrière son immense barbe noire...

Tous les récits concernant Anne Bonny évoquent l'enfant qu'elle a eu avec Calico Jack. C'est ce discret personnage qui a d'abord frappé mon imagination. Pour que mon histoire tienne la route, il fallait que cet enfant (une fille de préférence) ignore tout du passé de sa mère. Ensuite, rien de mieux qu'un journal intime pour remonter le temps. Je vous l'avoue : Mary Bonny n'a sans doute jamais existé. Mais ce qui me la rend attachante, c'est de penser à l'expression de son visage quand elle a réalisé avec stupéfaction « Quoi ? Ma mère s'appelait Anne Bonny ! » Au fait, avez-vous fouillé récemment vos caves et vos greniers ? Si vous y trouvez un vieux carnet noir tout racorni, réfléchissez bien avant de l'ouvrir...

Terrible dilemme que celui auquel fut confronté Jean Laffite : ou bien aider ses compatriotes (qui étaient aussi ses pires ennemis) à repousser l'envahisseur anglais ; ou bien s'allier à ce dernier et se débarrasser d'eux une fois pour toutes. Contre toute attente, Laffite choisit de combattre aux côtés des Américains qui en furent grandement soulagés ! Et pour cause : sans la petite armée personnelle de Laffite, la Louisiane (et qui sait, l'Amérique tout entière ?) serait tombée aux mains des Anglais ! Certains n'ont lu dans son attitude qu'un banal patriotisme. Je crois l'homme diablement plus rusé. À l'image de ce message Signé Laffite, offrant une récompense à qui lui livrerait le gouverneur Claiborne, Laffite s'est bel et bien moqué des uns et des autres. Et avec quel panache !

Enfin, dans **La part du diable**, je voulais montrer qu'un abordage n'avait rien de très glorieux. On s'étripait, on avançait, hagard, parmi les râles des mourants, glissant sur des flaques de sang. Une fois la victoire proclamée, les cadavres étaient jetés à la mer. Et l'on ne retenait que le nom des vainqueurs...

L'épopée de la piraterie s'acheva à peu près à la mort de Surcouf. Ensuite commença la légende. On peut reprocher aux romanciers et aux cinéastes d'Hollywood d'avoir rendu cette époque plus trépidante qu'elle ne l'était en réalité. Dans les documents d'époque (Mémoires, etc.), on dénombre assez peu d'abordages aussi intenses que celui du

Kent. Le quotidien d'un marin n'avait rien d'exaltant. Les voyages en mer étaient d'un ennui mortel. Pas le temps de repérer une voile à l'horizon, ni d'atteindre la moindre île au trésor : on mourait bien avant, du scorbut ou de la tyrannie d'un capitaine. Parmi tous les forbans célèbres, on trouve peu de héros, mais un nombre incalculable de fous sanguinaires. On découvre que les corsaires étaient parfois de vrais pirates, les flibustiers de faux corsaires, et vice versa. Et pourtant... Si l'on s'en tient à la réalité, quel ennui !

Dans cet ouvrage, j'ai donc essayé de doser un dangereux cocktail : un peu de réalité et... pas mal de fantaisie ! J'ai sans doute beaucoup rêvé, et pris une grande liberté avec ces illustres personnages. Mais eux-mêmes ne plaçaient-ils pas le rêve et la liberté au-dessus de tout ? Ça m'apprendra à fréquenter des pirates !

FIN

-
- 1 En Picardie.
 - 2 La vie de Buskes à cette époque (XII^e siècle) n'est pas sans rappeler celle de Robin des Bois, dont la création est plus tardive (XV^e siècle).
 - 3 Nécromant : sorcier.
 - 4 Jean sans Terre (1166-1216), frère et successeur de Richard Cœur de Lion, fut en effet roi d'Angleterre de 1199 à 1216. En 1202, il a pour adversaire Philippe Auguste.
 - 5 C'est la première « lettre de marque ». Tous les corsaires, ainsi qu'on les appellera par la suite, en recevront une de la main de leur souverain.
 - 6 Le futur roi Louis VIII.
 - 7 C'est vite dit ! Il semble qu'en réalité Buskes ne se soit jamais vengé d'Hanfrois de Hersinghen...
 - 8 Fondi : petite ville des côtes italiennes.
 - 9 Janissaires : soldats de l'infanterie turque.
 - 10 Cimeterre : sabre à large lame recourbée.
 - 11 Flibustier : sorte de corsaire (comme lui, payé par un gouvernement, et devant lui rendre des comptes). Seule différence, son lieu d'action : les Antilles. Nombre de flibustiers, tel Morgan, agissaient aussi pour eux-mêmes et devenaient pirates !
 - 12 Maracaibo : ville du Venezuela, prise par Morgan en 1669 ; Porto-Bello : ville d'Amérique du Sud, pillée en 1668.
 - 13 En effet, le procès intenté par Morgan contre l'éditeur d'Œxmelin fut le premier de l'histoire !
 - 14 Aspirant : élève de l'école navale, futur officier.
 - 15 Port-Navalo : petit port du sud de la Bretagne.
 - 16 Flibustiers : mercenaires payés par un gouvernement, ils écumaient surtout la mer des Antilles.
 - 17 Lettre de commission : équivalent de la lettre de marque du corsaire.
 - 18 La première édition de son livre. *Les Flibustiers du Nouveau Monde*, date de 1678.
 - 19 C'est la « triste » vérité !
 - 20 Saint-Domingue : île des Antilles, sous domination espagnole dans les années 1650, de même que l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud...
 - 21 Bois d'ébène : trafic d'esclaves noirs, une main-d'œuvre envoyée aux colons américains et antillais. Cet odieux commerce se poursuivit jusqu'au début du XIX^e siècle.
 - 22 J'invite le lecteur à comparer le chapitre d'Œxmelin avec le récit de Monbars, tel que le recueillit Guillaume Rendu. Il y verra de troublantes similitudes !

23 Bésicles : petites lunettes rondes sans montures, qu'on coinçait sur l'arête du nez.

24 Sloop : petit navire à un seul mât, utilisé pour les patrouilles ou les transports côtiers.

25 Ce procès se déroule à Bath Town, en Caroline du Nord.

26 *Queen's Anne Revenge* : le navire de Barbe-Noire. Littéralement, « La vengeance de la reine Anne ».

27 Véridique !

28 Bien des années plus tard, on a cherché au même endroit le « magot » de Barbe-Noire. En vain. Et pour cause

29 Charles Town : petit port des côtes anglaises.

30 Le corsaire agissait surtout en temps de guerre, payé par un gouvernement pour attaquer (et piller) les navires ennemis. Le pirate, lui, opérait en solitaire et s'en prenait à tous les navires.

31 Brick : lourd navire de commerce.

32 Sloop : petit navire à un seul mât, utilisé pour les patrouilles ou les transports côtiers.

33 Véridique !

34 *Needful ! Things* : Tout ce qu'il vous faut.

35 L'Espagne et la France étaient en conflit continu depuis plusieurs décennies.

36 Louisiane : Colonie française vendue par Bonaparte aux États-Unis en 1803, peuplée d'émigrants de toutes les nationalités.

37 District attorney : aujourd'hui encore, procureur général, en Amérique.

38 Bos : chef, en argot des pirates. À donner par la suite *boss*, en anglais.

39 Les Goddams : les Anglais. L'Amérique était en guerre contre l'Angleterre depuis 1813.

40 Bayou : cours d'eau labyrinthique.

41 Andrew Jackson devint le sixième président des États-Unis, de 1829 à 1837.

42 Vergue : pièce de bois recevant les voiles, disposée en croix sur l'avant des mâts.

43 Dunette : super-structure située à l'arrière du navire, s'étendant d'un bord à l'autre.

44 La France et l'Angleterre sont en guerre depuis 1662. Premier consul de France depuis 1799, Bonaparte attendra 1802 pour signer la paix avec notre vieil ennemi.

45 Bishop : mélange tonique de rhum, de vin rouge et de citron.

46 Course : expédition de navires corsaires pratiquant la guerre navale.

47 Lire « L'Incroyable Évasion », *Mégascope*. n° 6, Nathan, avril 2002.